

CHANDAIL BEDAINE

Certaines femmes portent un chapeau, des lunettes de soleil, des barrettes ou des bigoudis, des boucles d'oreilles ou un sac à main. Dans la cafétéria, les jeunes serveuses portent des petits tabliers en organdi. Certains hommes n'ont sur eux qu'une montre-bracelet, ou des chaussures avec des chaussettes dans lesquelles ils glissent leurs cigarettes et leur argent. On rencontre parfois quelqu'un qui n'a qu'un sparadrapp sur le corps, un crayon derrière l'oreille, ou qui promène un chien en laisse. Les nudistes ne sont pas des puristes. Occasionnellement, ils ressentent même le besoin d'enfiler quelque chose de plus confortable.

Notes on the nudist camp, Diane Arbus, Article inédit pour Esquire, 1965

– Bordel de merde, non, mais... euh... pfff... j'ai jamais vu ça... c'est même plus une question de longueur là... j'hallucine... c'est pas un morceau qui manque c'est ... mais quelle idée putain... qu'est-ce qui va pas chez vous... sérieusement...vous portez une culotte sous votre culotte ? hahaha... non, mais quelle idée pfff... autant venir à poil quoi... j'hallucine... j'ai jamais vu ça...

On répond pas. On attend que son visage devienne rouge foncé. Il s'étranglerait plutôt que de défaire le dernier bouton de sa vieille chemise à manches courtes. Il s'étranglerait parce qu'il ne supporte pas que notre cul respire mieux que sa tête.

Culotte lilas brodée, ourlet festonné, liseré bleu ciel de Californie à la mi-juillet. Très exactement culotte du soir, ce qui ne nous empêche pas de la porter le matin. Ça va trop vite pour lui et pas assez pour nous. On claque la porte à cinq mains, le vent nous aide à accentuer le côté drama.

Le jour où l'homme a décidé de recouvrir sa peau de textile, tout est parti à vau-l'eau. Il y a ceux qui s'habillent pour ne pas avoir froid, pour cacher ce qu'ils ont entre les jambes et ceux qui s'habillent pour choisir en forme de quoi ils vont s'exposer. On est des putains d'œuvres d'art, monsieur.

Comme chaque matin, le physio nous téma de haut en bas. Les uns après les autres, en file indienne. Il fait glisser ses yeux de notre tête jusqu'à nos pieds. On l'appelle le perv' pour l'emmerder, avec ses vieux yeux là.

– Requins tu passes.

– Bonjour monsieur.

– Toi, enlève ton couvre-chef.

– C'est quoi un couvre-chef, monsieur ?

– ...

– Aaah une casquette. C'est une casquette, monsieur, c'est pas un couvre-chef ou chépaquoi là.

– Vous pouvez dire bonjour, monsieur.

– Je vais quand même pas dire 800 fois bonjour moi. J'ai pas l'temps moi.

– Très bien monsieur, faut pas s'énerver monsieur.

On habite tout autour, ils n'hésitent pas à nous dire rentre te changer. Tu suivras mieux dans une autre tenue. C'est un club inversé. Il faut être invisible pour y entrer. On fait demi-tour tout le temps, mais c'est fait exprès. On aime bien jouer avec les informulés de leur dress code. Tous les jours, on est trop ou pas assez sapées pour apprendre. On y retourne jamais nous, nos tenues sont toujours justes, millimétrées. C'est leurs règles qui sont inadéquates. En fonction de l'angle selon lequel tu visses ta casquette sur ta tête, tu sors ou tu rentres, faut limite un rapporteur. Elle dit :

– C'est donc à ça que ça sert, un rapporteur.

Elle ajuste sa casquette invisible genre tatillonne, juste pour le geste.

– Claquettes en plastique tu passes pas.

Claquettes en liège, tu passes.

Requins, tu passes.

Requins, tu passes.

Claquette-chaussettes, tu passes trop pas.

Requins, tu passes. Claquettes-chaussettes, vraiment pas.

Requins, tu passes.

Requins, tu passes.

La CPE porte des sandales allemandes à la semelle en liège, le physio refoule les claquettes en plastique. Tu peux mettre tes pieds et les siens côte à côte, pour un matériau, une façon de porter, tu rentres te changer. Ils ont des idées dont ils ne démordent pas, des rings allégoriques. Birkenstocks vs Adilette. Quand on demande pourquoi, ils appellent ça de l'insolence. Déduis donc que le plastique désagrège les neurones, le liège apporte des vitamines, qu'on est plus intelligents avec des semelles recyclées.

C'est le règlement intérieur c'est leur mantra. La petite phrase qui pendouille de leurs mugs de café. Ils sont très tête et pieds. Rien sur la tête, pas trop baroque les pieds. Le règlement intérieur est un horoscope à partir duquel ils brodent à leur avantage. Une enfilade de phrases dites concrètes, mais suffisamment vagues pour qu'ils y trouvent leur compte et pas nous. Aucun auteur ne l'a jamais revendiqué. C'est en le collant dans un cahier qu'on y adhère. Un point de colle en stick dans chaque coin, le dernier au milieu, c'est notre signature. Ils ne nous apprennent pas que ton correct n'est pas le mien parce que, pour eux, être sobrement couvert c'est la vérité. Leur correct, notre insolence, c'est leur règlement intérieur, leur second ring.

Leurs esprits sont fainéants, on a clairement plus de répartie à 14 ans.

*

La première année, on était genre des lapines sur l'autoroute, affolées. Les leggings s'appelaient alors des caleçons et étaient tout sauf monochromes. Minimum trois couleurs. Les enfants doivent être gais et le manifester par des motifs approximatifs. On portait ce qu'on nous mettait sur le dos. Quand on pointait du doigt une paire de chaussures avec envie, on devait dire merci quand on voulait bien nous chausser de la sous-marque. Couloirs démesurément longs, élèves trop nombreux, silhouettes trop hautes, il fallait constituer une bande vite et mal pour ne pas se faire écraser. On ne copinaut qu'avec ceux qui étaient dans la même classe que nous, par timidité plus que par flemme. Si tu te prends un vent ta réputation est foutue. Flotte pour les sixièmes une sorte de loi informelle qui assujetti à avoir le minimum d'ambition, voire à disparaître. Une sorte de salle d'attente avant d'être vraiment un collégien. Les amis qu'on se faisait n'étaient que des tremplins vers de futurs amis, vers une bande avec plus de dégaine.

La deuxième année, la redistribution des groupes a élargi les amitiés. On a rencontré les nouveaux amis de nos anciens amis. Les anciens amis de nos nouveaux amis. L'ami de mon ami. Ça a commencé à devenir moins random. Puisqu'on peut

pas se décorer comme on veut, on se fabrique des colliers avec toutes sortes de pâtes durcissantes. Des boules trop lourdes, des pointes qui cassent facilement. On tente des trucs avec le peu qu'on a, le foulard autour de la taille plutôt qu'au cou, la culotte jusqu'au nombril, roulée pour faire genre c'est un string, le sac à dos sous la fesse et puis non, on le remonte finalement jusqu'aux aisselles.

Nous, on a passé quelques après-midi ensemble, nous. Quand le temps libre se devait d'être nommé comme tel. Quelques fêtes et premières gouttes d'alcool abondamment sucré, deux-trois lattes tirées sur la même vapote, pack de bièredeluxe acheté en cumulant toutes nos pièces rouges. On ne le formule pas, mais on a souvent mal au ventre. On se croise à l'infirmierie, on se croise en soirées d'après-midi, on se fait la bise au collège, c'est tout. Quand on se demande si ça va, on se fiche de la réponse. On n'ose pas encore se dire qu'on a envie de se tailler les veines quand c'est le cas. On reste en surface, on ne s'entre refile pas la gerbe pour des états d'âme. Avant de nous apprendre à lire, on nous a enseigné la discrétion. Plusieurs fois par jour, on entend : « Raconte pas ta vie » comme si c'était vraiment la plus boring des histoires.

C'est la troisième année, dans la queuleuleu, que le physio nous a fait muter en gang de gos, en hydre à 5 têtes.

Un matin, elle porte une jupe qu'il qualifie de ceinture :

– Si c'était une ceinture ce serait pas en tissu monsieur ce serait en cuir ou chépaquoi monsieur.

Elle, un jean qui comporte plus de trous que de toile :

– C'est toi qui es négligé là avec ton jean on dirait un costard.

Elle, un foulard en éponge sur la tête :

– C'est pas un voile c'est genre plus une capuche monsieur, t'as vu c'est pareil que les serviettes de bain et tout c'est fait exprès pour l'eau c'est pour ça.

Elle, une épingle à nourrice dorée à travers le nombril :

– C'est toi qu'est dégoué à nous regarder comme ça, c'est de l'or, du vrai or, t'es dégouté, gros jaloux va !

Elle, des sneakers à vapeur :

– C'est pour pas être retard monsieur, en plus le sol il est crado, comme ça, je tâche pas mes semelles, bah non les semelles c'est pas fait pour être tâché monsieur, ça fait partie du style.

Il nous a dit :

– Rentre te changer.

On s'est retrouvées à la même heure au niveau de la même poubelle. On s'est fait la bise plus fort, en posant nos lèvres sur nos pommettes vraiment, sentant le moelleux de nos joues de teenageuses, le granuleux de nos imperfections. Pas moyen d'aller se changer, ces swags méritaient d'être vus. Elle a dit :

_ Il y connaît rien lui, avec ses vieilles chaussures cirées qui puent, j'suis sûre il les a en plusieurs exemplaires, genre c'est un maniaque, avec sa tête là.

On s'est complimentées à la chaîne. Elle lui a dit qu'elle avait jamais rien vu d'aussi

beau, que cette association elle n'y aurait jamais pensé, que demain tout le monde voudra lui ressembler, ce textile contraste pile poil avec le velours de ta peau, cette couleur si près de ton visage c'est du blush mon altesse. On s'est louées si fort que plus personne ne pourrait être à la hauteur de nous. Il nous voulait honteuses, on a relevé le menton à s'en casser le cou pour ne plus les voir. Club girafes.

S'ils nous recalent, c'est parce qu'ils sont retardés, insensibles à ce qui fait bling, à ce qui fait bling. Leurs styles sont silencieux. On ne se changera pas parce qu'ils préfèrent ce qui fait discret. Notre truc à nous c'est de hurler visuellement. Les mains des unes dans les mains des autres, on a planté nos ongles rongés dans nos paumes aux lignes à peine entamées. On a aligné nos pensées. Ensemble, produis l'air chaud qui subsiste après l'effort corporel.

On ne rentrera plus dans ce nid à bousculade.

On a passé notre première journée à décorer les murs de nous, puis la deuxième et c'était irréversible. Ils ont appelé à la maison, on était pas à la maison puisqu'on décorait les murs. La maison c'est ce qu'on a en commun, c'est-à-dire tout ce qui est public, même si c'est crado. Au moins c'est gratuit.

Ils ont dit STOP, on a dit :

– QUOI ?

Et sinon QUOI ?

QUOI et sinon QUOI en fait ?

QUOI ?

Vous allez faire QUOI ?

Plus on le répète et plus ils bafouillent. C'est notre gimmick.

Pendant qu'ils font des réunions pour savoir quoi, on s'habille comme on veut donc on fait ce qu'on veut quand on veut donc on prend ce qu'on veut. On a plus jamais demandé la permission.

Nos parents c'est nous. Nos profs c'est nous. Nos supérieurs hiérarchiques c'est nous. La justice c'est nous. Elle dit :

– J'ai peur des limaces, des moustachus, des bouchons de mousseux, des camions sur l'autoroute, de mourir brûlée vive pour une friture, des mecs bodybuildés avec des pulls irlandais, des avions avec peu de passagers, mais j'ai pas peur de décider, de dire sisi quand on me dit non si c'est au nom de nous.

Plutôt que d'apprendre les leurs, chaque jour, on peaufine nos propres règles sans les écrire. On se donne à voir gratuitement en espérant semer l'anarchie, être repérées puis imitées par le monde, puisqu'aujourd'hui seuls ceux qui ne sont pas encore nés nous comprennent. Pour les bébés dans vos ventres, jure notre lifestyle, ce sera la norme.

*

Ce matin, on rentre tout en jurant ne pas y retourner. On regarde nos pieds. On l'a joué classique, toujours matchées. Requins, baleines ou dauphins c'est cyclique

ici. Tout le monde porte les mêmes paires donc on s'adapte. C'est notre propre règlement intérieur, notre normalité. On les enfile comme des babouches. En pliant l'arrière sous ton talon, tu peux les mettre et les enlever sans utiliser les mains. C'est sporty-oriental ou street-pantoufle selon l'association. Il dit :

– Remet ta semelle steuplé, ça coûte cher des chaussures.

Il dit :

– C'est pas toi qui paies.

On rentre plus ou moins une fois par semaine, on réduit graduellement la dose. On soigne notre passage pour qu'il subsiste une brûlure dans l'air, une légende urbaine qui galvanise. On va à droite pour aller tout droit. En face, deux pions, les bras en croix. Leurs visages en forme d'interdiction, c'est à dire plus subtil que le sourcil froncé. On doit tout le temps bifurquer à droite pour aller tout droit. On se demande qui est le bolos d'architecte. Interdiction d'aller d'un point A à un point B, il faut toujours tout contourner. On se demande qui est le bolos d'architecte. Quelqu'un qui a manifestement pensé son œuvre vide. À midi, le hall d'entrée se transforme en cantine sans que ça n'impressionne personne. Les maisons de nos poupées nous ont rendus insensibles à ce genre de prouesse, blasées. Passer du monde miniature au monde à proportion adulte est désappointant. Tout est mieux en jouet, particulièrement les couleurs. Au début, les couloirs étaient labyrinthiques, on paniquait de ne jamais mémoriser notre chemin et de terminer inondées de larmes dans un cul-de-sac où même les agents de service ne vont jamais. Aujourd'hui, chaque recoin a un surnom, chaque espace, un visage. D'année en année, on prend de plus en plus de place, on gonfle, nos jambes dépassent de la boîte. La structure angulaire lamine les courbes qui naturellement transforment nos chairs en sculptures. Leurs haleines fenêtres fermées nous étouffent. On ne pense correctement qu'en plein air. On ne vient plus que pour noter le décalage, le ridicule de la situation.

On trace direct, mais donc en zigzag à la colline. Notre place ici parmi d'autres ailleurs, extérieures à l'enclos. Celle qu'on aime le moins. On l'appelle colline par esprit de contradiction. Cette cour manque sacrément de relief. Tout est plat pour qu'ils puissent nous voir tous en même temps. En place au-dessus d'un bourrelet de goudron. La colline c'est bien plus dans notre tête que sur ce simulacre de butte. Heureusement qu'on est là pour pimper le paysage, pour le petit côté littéraire. Pour donner un mot mignon à un défaut de construction. On prend place dans l'ordre alphabétique. Génération prénoms de vieilles. Ils disent c'est cyclique, bientôt les Jean-Machin. On dit qu'ils manquent d'inspi, essayez donc les noms de plantes en latin, les ingrédients dans la liste des produits industriels.

À cinq sur un bourrelet de goudron, on se demande qui est le bolos d'architecte. Manifestement, un footballeur. 90 % de la cour c'est un terrain, sur lequel évoluent 20 % d'élèves. Ils ont dit aux garçons de prendre moins de place. Aux filles, de taper elles aussi dans la balle. On a demandé si on était obligés de transpirer pour avoir de la place. Si avoir la possibilité de déployer nos bras en croix, de tendre les jambes était un luxe. On note toujours le même cadre blanc au sol, les mêmes élèves en marge. Les mêmes 80 % à qui il reste un vestige d'escalier, un rebus de préau, un surplus de terrain. Ils passent leur temps à sortir et à rentrer la tête pour éviter

les balles. On dirait des tortues, des chiens de plage arrière. Les travaux avancent moins vite que les idées. Ils disent que quand les travaux précèdent les idées c'est vain. On attend les retardataires, que ceux déjà avant nous attendaient.

*

Tout le monde est en grappes, personne n'est tout seul.

Club ASMR, a pour objectif d'obstruer les résonances par tous les moyens, ils ont des plaques de mousse dans leurs eastpack. Leurs chevelures sont longues et nature, elles doivent au minimum recouvrir leurs oreilles. Le reste, que de la détente. Ils dégagent une odeur de foin et d'huiles essentielles pas désagréable, mais un peu artificielle.

Club contemplatif, handspinner, passion roulement à billes, leur truc c'est regarder les choses et leurs conséquences. Ils cherchent la bonne luminosité. Que des natures de cheveux contrariées, des coiffures mousseuses, solides et même horizontales. C'est clairement eux qui vident les rayons de produits coiffants, ils daubent le lagon bleu, la vanille de laboratoire, donc les WC.

Club airpods, lip-sync ils accentuent les voyelles et marquent les accents avec les mains. Ils se posent là où chacun peut écarter ses deux bras sans se toucher. Les babys hairs dessinent des courbes harmonieuses sur les fronts, les cheveux sont tellement plaqués qu'on dirait qu'ils sont teints à même les crânes. Ils sentent grave bon.

Club Slime et pâte à prout, ils aiment fourrer leurs mains dans des trucs fluo, ils sont aussi très branchés do it yourself. S'isolent, car pour d'autres ça donne la gerbe. 100 % sauvages, ils représentent la diversité capillaire de l'établissement à eux seuls, ces boucles serrées, ces cheveux filasse, ces trois poils sur le caillou, ces frisottis que tous les autres déguisent.

Génération Transformers, c'est le festival de la morphologie. On croise des mecs mimis qui semblent s'être trompé d'école, leurs sacs de trois fois leur largeur, ils tangent à chaque pied mis devant l'autre, de grandes meufs pubères depuis le CE2, avec plus de nibs et de boule que certains adultes n'auront jamais, des mecs à gros cul moulés dans des jeans stretch, des gos dont les longues jambes maigres semblent pousser à vue d'œil. Les mecs mimi deviennent parfois des colosses en l'espace de quinze jours de vacances scolaires, les filles des garçons et les garçons des filles.

Ça sonne, on fait semblant d'hésiter, mais on sait exactement où on va. On traverse l'aquarium qui ne doit son nom qu'à la couleur de ses murs. Moquette au sol, moquette au mur pour étouffer nos voix. À cette heure-ci, c'est juste une pièce vide, mais dès que sonne la cloche, les bancs d'élèves-poissons se coalisent. À droite, une porte sans poignée qu'on pourrait prendre pour un trompe-l'œil. On l'ouvre d'un bon coup de cul. Un local vide excepté un seau.

On s'empile sans faire un bruit dans ce trou rectangulaire. On contracte nos corps pour amortir nos gestes. On restera jusqu'à la pause déjeuner. Empilées et sans un bruit. On s'invente toujours un choix. On est les queens du *tu préfères*. On préfère justement être en téttris qu'assises à des tables trop basses pour nos genoux. On a doublé de volume et on enfle encore à vu d'œil genre pâte à pizza. Les chaises ont des échardes à force d'être poncées et déponcées par trop de culs. Un jour, elle y a filé son collant logotypé, depuis nique les chaises. Rancunières envers les adultes et donc envers tout ce qui a été pensé par eux. On se tait, mais on coordonne nos respirations. On ne sait pas exactement ce qu'elles veulent dire, on ne les a pas associées à des mots, mais on sait qu'on se comprend.

C'est la sonnerie et pas la faim qui nous indique d'aller manger. Ils disent qu'on est trop nombreux pour écouter la faim de chacun. On met un peu de temps à retrouver une posture de groupe capable de se déplacer. On partage les mêmes fourmis dans les mollets, stade jambe lourde. Progressivement, notre masse commune se transforme en cinq paires de jambes. Dix jambes démêlées marchant le plus directement possible vers la cantine. Le plus directement, les mêmes fourmis, stade chatouilles. Démarche d'estropiées, fierté de paonnes.

On colle nos plateaux pour en faire un buffet genre Astérix. On a collectionné les petits pains ovales, ceux à la croûte aussi orange que du gouda. Tout est voué à être fourré dans du pain, à devenir sandwich : les plats en sauce, les macaronis, les raviolis au bœuf. POISSON PANÉ = FILET O'FISH FRITES = AMÉRICAIN C'est carrément plus esthétique qu'en assiette. Ça fait toute de suite un peu plus envie que leurs demi-bols de demi-trucs. Le sixième de tomate c'est pour les vitamines ou pour la déco ? Ils font clairement pas appel à des designers culinaires. Ils s'imaginent que le mou va bien avec le liquide. On déteste la purée saucée. Que la viande aride se marie bien à la semoule. On tousse. Tout est mauvais et se mélange pour être doublement mauvais. La jardinière de légumes a mal décongelé façon sorbet à la soupe de retraité. Il est possible de se fissurer une dent avec une tranche de courgette. Les macaronis s'agglomèrent, on pourrait les manger sans couverts comme on pourrait les jeter sur les CRS. C'est pas fait pour être beau, disent-ils, vous avez même pas remarqué le brin de persil. De toute façon, vous fourrez tout dans du pain. On fourre absolument tout dans du pain c'est vrai parce que leur bouffe est moche. Leur bouffe est moche parce que de toute façon on fourre tout dans du pain. On camoufle pour rendre appétissant. Les sandwiches, ça fait jeune, les assiettes, ça fait vieux. C'est incroyable comme ils sous-estiment notre sens de l'esthétique.

Odeur hespéridée, amère et soufrée, on a capté son sourire diabolique. On plante la petite cuillère dans le demi-pamplemousse en inclinant le bol vers qui on veut aveugler. SPLAAASH ET BIM dans l'œil ! On se lève et on plante à nouveau nos demi-pamplemousses de plusieurs coups de cuillère, les éclaboussures vers de nouveaux yeux dirigés. SPLASHSPLASH dans l'œil ! La CPE arrive au moment où ils sont déjà nombreux à se frotter les yeux. Ils chouinent comme des maternelles. C'est la panique générale. Elle montre sa cuillère complètement tordue en mode chevaleresse déglingue. On répond par le geste à son sourire diabolique, au ralenti. Ils nous regardent, gênés d'avance d'assister à ça. Et SPLASH dans l'œil de la CPE !

On sait qu'au fond, ils en crèvent d'envie, mais ils ne pensent pas dans le bon ordre. Ils visualisent les conséquences d'abord, nous après. On réfléchit seulement après avoir essayé. On entend au loin : « le respect, il est mort ».

On se retrouve dehors, les bols duralex encore dans les mains. On s'en fait des lunettes, on s'en fait un monosoutif. Chacune rentre se changer pour se retrouver au même point. La requin c'est la tenue correcte exigée, notre vestiaire, de la magie. On cherche un mur like everyday. On traîne un peu en regardant nos chaussures. On arpente les rues cherchant la meilleure verticale. On s'y reposera tout l'après-midi, c'est notre lifestyle. Everyday.

Le bon mur a la bonne couleur, le bon mur a le bon grain. Pas trop foncé mais pas trop lisse non plus. C'est nous qu'il doit mettre en valeur.

Elle porte un trench en PVC transparent, un slip en coton blanc et des Nimbostratus Max.

Elle porte une longue robe tube côtelée Vantablack, durag bleu nuit et des Stratocumulus Max.

Elle porte un pantalon fuseau façon armure bronze avec une chemise en lin, aux pieds, des Altostratus Max.

Elle a trois sacs à dos identiques, des Stratus Max.

Elle porte un hoodie lumineux framboise, un long short en soie et des Cumulonimbus Max.

Maintenant qu'on a trouvé notre verticale, on se place les unes par rapport aux autres. On essaie plusieurs placements de groupe pour que ça claque un max. Elle dit : place ta main comme ça, tend plus tes doigts. Elle lui dit que ses genoux sont pas à la même hauteur, ça fait négligé meuf. Des silhouettes passent. Une femme cool aux cheveux gris en pantalon souple rayé. Un trentenaire en forme de septuagénaire. Une vieille dame chic qui s'est relâchée au niveau des chaussures pour plus de confort. Un ventre qui s'échappe d'une chemise. Un bébé normcore dans une poussette. Un cou au collier presque invisible. Un garçon aux sourcils épilés. Une chevelure à la couleur innommable. Des sneakers fluos. Une snob avec un sac à dos en cuir. Un poum-poum short masculin.

On a beau être baignées de lumière, on les dissèque plus qu'ils ne nous remarquent. Tu prends un bout du monsieur, moi un morceau de la dame. On passe tout l'après-midi à fabriquer des formes ensemble, à avaler une pointe de chaque personne qui passe, à voler un détail de chacun. Certains n'osent pas nous regarder, ils ont la phobie des miroirs. Perroquets de l'attitude, en mouvement continu. On connaît les autres mieux que personne puisqu'on ne fait que les observer. On est un peu eux tous mais déformés. On attrape le présent pour en faire du futur à la seconde d'après. Tout est chiadé, observation, analyse, digestion d'information, réinterprétation. C'est clairement pas du travail d'amateur.

Un mec en chaussures en toile se dirige vers nous. Il dit : c'est quoi ces chaussures ? en pointant nos paires. Sa question est légitime, son ton chelou, on dirait qu'il nous

engueule.

– Cumulonimbus Max sir. Marcher avec des Cumulonimbus Max c'est marcher conscient, monsieur. Le pied ne touche pas tout à fait la semelle, il lévite tout en étant maintenu monsieur. Tu fais réellement connaissance avec chacun de tes orteils, monsieur. Tu connais vraiment chacun de tes orteils, monsieur ? Non, très bien, monsieur. Tu marches pas, tu te meus. Tu as constamment envie d'aller d'un point à un autre. Je ne vois aucune raison d'en mettre d'autres, monsieur.

Au lieu de le faire rêver, ça le met mal à l'aise. Il se fout manifestement de notre gueule. Il pense qu'on se fout de la sienne. Il ne sait pas qu'on est très sérieuses quand on parle de sape. Toujours, ils nous questionnent pour qu'on rosisse plus que pour avoir la réponse. Il ne comprend pas qu'on invente de nouveaux modèles alors qu'une semelle et du tissu. Quand il transpire, l'encre de sa chaussette et de sa savate se mélange et ça ne l'empêche pas de marcher alors... Elle a une crampe et de toute façon on a envie de rentrer. On disparaît comme des magiciennes alors qu'il est encore en train de regarder nos pieds l'air perplexe. Nos corps entiers disparaissent aussi vite que nos chaussures de son champ de vision. On espère que dans sa tête il y aura un avant et un après. Qu'il googlise au moins notre modèle d'anticipation. Le temps qu'il calcule ce qui vient de se passer, chacune est déjà chez elle, aucune trace de pas.

*

Quand on se quitte, on continue à être ensemble avec nos souvenirs communs. À l'intérieur, on est toujours dehors, devant notre mur à dévorer les autres. Chacune avec ses propres images. À compléter par d'autres types d'images produites par d'autres sortes de gens. Assises sur le rebord d'un matelas ou allongées, nos yeux roulent au ralenti, notent la posture des objets.

Une fois, elle a voulu lancer un appel vidéo, on a dit : pour quoi faire. Puisqu'on a vu les mêmes choses, on pense les mêmes choses, on fait les mêmes choses en simultané. Ils disent qu'on changera parce qu'ils sont jaloux. Tant qu'on voit les mêmes choses, on pense les mêmes choses, on fait les mêmes choses.

La nuit transforme les images de la journée.
On rêve en catalogue d'images.
Pages à profusion,
genre La redoute, genre Les 3 suisses,
humecte mentalement ton doigt pour tourner la page.
Cinq cerveaux endormis qui scrollent.
Ils appellent ça dormir, nous bosser.
On se réveille toutes nues.

Elle enfle une chaussette transparente.
Elle se dessine une nouvelle expression dans les sourcils.
Elle porte son jogging entièrement à l'envers.

Elle se fait les ongles pour immobiliser ses mains.
Elle s'habille entièrement de la couleur de sa peau.

On se retrouve devant le collège, mais sans y entrer puisqu'on y est déjà passées hier. Le physio nous téma de loin sans pouvoir quitter sa porte et sa longue file de swags. Ses yeux bleus tentent un regard noir. On est obligées de rentrer dans ce club, c'est la loi. Son regard nous dit de rejoindre la file pour nous refouler. Il ne peut pas aller plus loin que la porte. Avec nos styles, on va où on veut sauf dans ce club où on ne veut plus aller, nique la loi.

L'année dernière, on s'est fait exclure pour absentéisme.

Dans la rue, on s'échauffe en marchant. Des ronds de tête, des jetés de bras, des grands pliés. Tout le monde marche pareil alors que les crabes, alors que les poules. On avance de toutes les façons possibles pour vous donner des idées. Nos regards se croisent et s'accrochent. On attend quelques secondes que nos visages trouvent une expression commune. On prend à gauche, puis encore à gauche, un cul-de-sac. Aujourd'hui, on se posera là où personne ne passe pour réviser ce qui compte.

On se place les unes par rapport aux autres sans forcément se toucher. Genre Les demoiselles d'Avignon. Genre la femme cool d'hier. Genre Destiny's Childs. De profil, à l'Égyptienne. Elle dit que sur les statues grecques, le zob indique la direction. On reformule. En forme d'œuvre d'art totale.

Deux keufs arrivent et nous demandent ce qu'on est train de faire, leurs deux têtes inclinées. L'un dit :

- On dirait qu'elles tapinent, mais pas tout à fait.
- Ce n'est pas le genre des keufs de parler à voix basse.
- On révisé, monsieur.
- Vous devriez pas être à l'école ?
- On nous refoule à l'entrée monsieur.

L'un rit, l'autre pas.

- Et c'est comme ça que vous révisez ?
- Parfaitement monsieur. On révisé ce qu'on a nous-mêmes appris en passant nos journées dehors. On apprend beaucoup dehors, monsieur. Les formes, monsieur, les couleurs, monsieur, on compte tout ce qu'on voit en plusieurs exemplaires + l'architecture urbaine, ce que mange chaque catégorie socioprofessionnelle, les modes passagères et les choses intemporelles, les différentes postures du corps humain en fonction de l'âge et des émotions, l'anatomie donc, les bâtiments publics et leur entretien, le mode de vie des chats et des pigeons en mode documentaire animalier, les relations humaines de rue, la mécanique des véhicules à l'arrêt, les grandes protestations en live c'est-à-dire qu'on compte nous même les manifestants, les mots justes à prononcer selon les circonstances, la culture populaire dans les rayons jouets et sur les écrans des sushis et kébabiers, les divers uniformes et leur confort manifeste, les expressions faciales des gens, les expressions faciales des gens selon leurs uniformes, les locutions adverbiales latines, etcétera, etcétera.

L'un dit à l'autre :

- Regarde, elles se foutent de notre gueule.
- Vous filmez ?
- Non, monsieur, on vous filme pas.
- J'ai l'impression qu'elles nous filment. Je te jure qu'elles nous filment.
- On a rien pour filmer monsieur. Les appareils électroniques c'est pour les vieux, monsieur, nous, c'est que du live.

Toutes les cinq, têtes inclinées, le menton juste au-dessus du plexus solaire en forme de keufs librement réinterprétés. Ils ne comprennent rien, mais ils n'aiment pas ça, ils sont embarrassés. La situation est inédite et comme ils n'ont jamais vu ça, ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire. Il n'y a pas de procédure pour les événements qui se produisent pour la première fois. Ils désertent le cul-de-sac en prenant soin d'avoir un dernier mot en lien avec nos tenues vestimentaires. On entend un dernier : « Bordeldemerde, non mais ... euh ... pffff.... j'ai jamais vu ça » postillonneux.

On profite de notre avance sur le temps pour anticiper sur les lois. On reprend là où on en était dans notre putain de nouveau territoire. Genre victoire de coupe du monde 2018. Elle court le dos incliné en avant, les bras déployés comme des ailes.

Pas de photos, pas de compte insta, pas de story, pas de traces. On vit comme des fugitives, le filtre better skin déjà dans la peau. Fallait être l'une de nous pour assister à ça, il fallait être ici et là. On file tout droit, en changeant de poses. Vous êtes incroyablement lents avec vos pouces qui scrollent tout le temps là. Le temps qu'une chose se passe, on en invente une autre. Archiver c'est se rendre, on se met à jour à chaque seconde. Elle dit que la semaine dernière elle était une personne différente, elle dit : « Déjà depuis tout à l'heure j'ai changé ». On sera jamais nostalgiques, demain est plus intéressant.

On vous a vu avec vos bigots comme des cracked. Acheter des chaussettes imprimées côte de bœuf, des casques de gladiateurs pour les poules, juste parce que ça coûtait moins d'un euro. Vous insistez pour qu'on ait des téléphones smart toujours chargés dans les poches. Pour avoir des preuves vidéo de là où on est, pour suivre le petit point qui nous symbolise. On les éclate au sol vos appareils, on les immerge pour esquiver la surveillance. Nous ne sommes ni des détenues ni des tamagotchis. On a autant besoin de mytho que de calcium pour notre croissance.

Son daron a raté sa naissance parce qu'il ne trouvait pas son phonetel pour la filmer. Ses remps ne lèvent plus les yeux de leurs écrans, ils ont la nuque à 90°, ils la supplient de se créer un insta pour voir à quoi elle ressemble. Les repas de famille se font en visio. Ils disent que c'est pas généreux de rien partager online. Qu'on est une génération d'égoïstes à se prélasser dans l'instant présent comme ça, juste pour nous.

Les réseaux sociaux c'est pour les ieuves, téma leurs pouces tout plats.

Elle demande :

– L'invention de facebook c'est genre Moyen Âge tout ça ou après ?

Elle dit :

– C'est quoi facebook déjà ?

On a fait le tour de ce cul-de-sac, direction l'épicerie. La porte s'ouvre direct alors qu'elle n'est pas automatique, nos doux visages entourés de nimbes. On se crée un parcours entre les rayons, on déambule entre les produits ménagers. Elle bloque sur les brocolis, elle se touche les cheveux. Elle se touche les cheveux en fixant un brocoli bien coiffé. Elle l'achète. Petite pause au niveau des surgelés, l'ambiance nous parle, c'est immersif. On en extrait un outfit pour plus tard. On traverse les pâtes, les sauces, les boîtes de conserve sans les regarder. On se délecte du graphisme des boîtes de céréales. Plus elles sont sucrées et plus la typographie est délicieuse, arrondie, avec une touche de blanc pour marquer les reliefs. On prend trois briques de rouge et c'est réglé.

Personne ne nous demande notre âge. Personne ne se demande notre âge. Trop occupés à fixer ses mains disparues derrière ses ongles, à se demander si elle est à poil ou habillée, si elle a fait exprès de mettre ses fringues à l'envers. Ils se disent que si on ose se saper comme ça, on leur répondra forcément de manière agressive. On croise beaucoup de murmures, peu de confrontations. Ils ont la flemme d'avoir des ennuis et ça nous arrange. On traîne nos boules de 14 ans et nos packs de rouge vers un nouveau spot, un nouveau mur pour se saouler. Toujours au rouge, ça fait daronnes.

*

Trop chargé ce mur, pas assez foncé. Les affichages sont cheums ça va faire surchargé. On se met d'accord pour un escalier en béton gris perle menant à une porte anthracite fermée. Bête de scénario, dans quelques heures, on se fondera dans la nuit. On ouvre une première brique avec les dents et on picole en posant nos lèvres sur la fente en carton. On échange des phrases en même temps que la brique qui circule de bouche en bouche. Deux boys passent et évidemment s'arrêtent. Ils sentent mauvais genre le déo.

– Ça va les filles ? Vous faites quoi les filles ?

À chaque question, on répond par une tête. La première consiste à éloigner le plus possible les cernes des yeux. Un accordéon de peau doit se former sur le front. Il s'approche de l'une tout en regardant l'autre droit dans les yeux.

– Ouah vous êtes chelous vous... t'es mignonne toi... pourquoi tu réponds pas ? Jure, on est pas méchants, on veut juste faire connaissance... Vous avez quel âge les filles ?

Pour la seconde, on serre les dents au maximum et on ne dévoile que la rangée du bas.

– Non, mais vous êtes trop perchées, faut vous soigner là, vous pouvez répondre quand même, ça coûte rien de répondre, c'est pas cher de répondre... putain...

– Azi peut-être elles sont sourdes-muettes t'sais pas hein...

– Mais parle, putain...

Pour la troisième, la mâchoire descend le plus bas possible, on fait presque

disparaître le cou. La bouche grande ouverte, on lève les yeux au ciel. Elles savent faire les yeux blancs donc elles insèrent une variante.

On nous a dit que les garçons c'était de notre âge, seulement, faut voir les garçons de notre âge.

– Vazi vous êtes des mongoles hein, des grosses mongoles putain...

L'histoire dit que jadis, les zouzes se sont tunées pendant que les boys s'agrippaient à leur grossièreté comme des monkeys. Ils font rentrer des triangles dans des ronds, on sculpte des formes dont on invente les noms. Ils ont dit l'amour c'est pour les filles, on a dit : « Ok alors vous jouez pas ». Cheh. On les méprise en body langage, on est fermées à clef. On regarde leurs genoux, leurs tibias comme on regarderait un tuyau de canalisation, c'est-à-dire sans vraiment regarder. C'est pas parce qu'ils font partie de l'environnement qu'on doit interagir avec eux. Elle dit en soufflant, les yeux exagérément saoulés :

– Non mais, on peut pas interagir avec tout non plus.

Ils vivent par réflexe. Ils s'approchent de nous par réflexe. Parce qu'on leur a dit que le jeune mâle était attiré par la jeune femelle. Ils attendent notre réponse pour la collectionner. Ils préféreraient qu'on dise non plutôt que rien. Ils préféreraient qu'on dise non parce que pour eux ça veut dire oui, alors que rien, rien ça veut rien dire. Ils forcent pour faire rentrer des triangles dans des ronds. Ils serrent leurs langues pliées entre leurs deux rangées de dents. On les regarde de haut assises par terre. On a envie de leur donner des croquettes. On ne dit pas un mot, on fait comme si on voyait à travers leurs silhouettes. Ils disent qu'on est froides, on est brûlantes dans nos têtes. Ils finissent par partir parce qu'ils ont l'air de parler tous seuls et que ça fout la honte.

L'amour à cinq c'est plus copieux qu'à deux. Caniculaires dans nos corps, on sent la chaleur de chacune entre nos jambes. On partage le même souffle dans une brique de vin. On se galoche à notre manière c'est-à-dire pas avec la bouche. Votre salive pue, la notre est belle c'est de l'huile.

On a des années d'avance sur toi garçon. ♪

On vit pas à la même époque que toi garçon. ♪

On fredonne des chansons qu'on improvise pour leur foutre les boules.

Elle dit : « Le couple, c'est le nouveau rhinocéros blanc. »

La womance en fait c'est l'amour divin.

On a trop vite fait d'égarer la moitié d'une paire.

Les Bacchantes ont ghosté ce poivrot de Bacchus.

C'est nos langues à nous, c'est nos lèvres glossées qui sont noires.

*

La nuit nous avale, le vin nous cloue à notre spot, plus question de rentrer.

Elle met sa tête sur le pli du genou de l'autre, elle-même appuyée sur les tibias

de l'autre autre. Elle dit que ses poils sont doux. Chacune contre chaque autre, pile au bon chakra. L'alcool nous monte à la tête, on commence à fondre. Nos cheveux tous rassemblés c'est magnifique. Le bitume s'assouplit, nos reliefs s'y accommodent naturellement. On ne regarde plus les gens, on regarde rétroversé. On ne sait plus quels doigts nous appartiennent, c'est un délire. Elle bouge l'index de l'autre en pensant bouger son pouce. Doucement elle place ses dents contre ses dents. Elle inspire par ma bouche. Ta nuque a été moulée pour ma tête. Elle mouille dans chacun de ses plis. Je connais la place de chacune de tes cicatrices. Ta peau avale ma peau. Des nuances de gris se reflètent dans ses yeux. On ne regarde plus les gens, on se doute qu'ils continuent de passer. Elle sent la douleur au ventre de l'autre. Ses cils lui embrassent la plante des pieds. Le haut du corps de l'une matche parfaitement avec celui de l'autre. Mon bras est dans ta manche. Elle boit une gorgée de vin supplémentaire directement sur mes lèvres. On respire de plus en plus fort, on se bave dans l'oreille. Elle dit que ça fait des chatouilles dans ses organes. Elle crie sans mobiliser ses cordes vocales. J'ai tellement chaud que je sens plus mes extrémités. Son nombril est rempli de plusieurs salives. Ta peau est sucrée-salée, c'est délicieux. Certaines sont entièrement à l'envers. Plus aucun de nos corps n'a de contours. Mélangées, vous êtes la plus belle personne du monde. Notre amour est autosuffisant.

Après la nuit passée dessus, le trottoir a pris notre odeur, c'est chez nous. On se quitte en se jurant de ne plus jamais se quitter. De ne plus jamais dormir dispersées. C'est la dernière fois qu'on passe des portes séparément c'est promis.

Mes babes c'est promis.

Ha, best fRiend, yOu the baDdest and yOu knOw it (you know)
Uh-oh, giRl, I thiNk our boOty groWin' (ayy-yeah)
Fuck it up in the mirRor, hit them pOses (pose)
Best friends, and you motherfuckin' glowin' (woo-woo)
Best frieNds, and yOur wriSt loOk like it's frOzen (it's frozen)
Uh-oh, giRl, I thiNk our bOoty groWin' (uh-oh)
Fuck it up in the mirRor, hit them poSes (hit that pose)
Best fRiend, you my mothErfuckin' soulMate

Best Friend, Saweetie feat Dojo Cat, 2021

Chacune rentre se changer. On prend des trajets différents, on reste connectées. On sait qu'on marche de la même manière, on se demande pourquoi tellement de gens se contentent de tenir debout et d'avancer. Certaines rues ont plus d'audace que ceux qui nous ressemblent, on prend celles qui ne sont pas droites, celles qui font taper des pieds. Celles qu'on pourrait dévaler à plat ventre. On s'identifie à du goudron, à des pavés autant qu'à des bipèdes. Une goutte tombe sur son épaule, lui tombe sur le cuir chevelu, dégouline sur son front.

Ils disent : « Merde, aujourd'hui il pleut », on dit : « Hallelujah ».

Chacune file dans sa chambre, la pluie dans la tête, espérant qu'elle dure. On s'habille avec la météo et pas contre elle. La pluie peut faire couler un œil charbonneux, plaquer un tissu contre la chair, rendre transparent. On dit : « C'est cadeau ». Aucune ne cherche à rester au sec.

On se retrouve devant le collègue. Trop tard pour les toiser à l'entrée, on reviendra demain. Aujourd'hui, on dit merci à la pluie.

Elle a enduit sa peau de pain de savon pour que ça mousse au contact de l'eau.
Elle porte un t-shirt en coton blanc qui lui arrive jusqu'aux chevilles.
Elle a appliqué les trois couleurs primaires sur ses paupières pour que ça coule façon spectre de Newton.
Elle, une veste en daim, dans l'espoir de retrouver les taches de l'animal d'origine.
Elle a lissé sa crinière exprès pour la voir frissonner.

On marche exprès là où rien ne nous recouvre la tête. Une meute de chiens passent, les poils collés au corps, on leur sourit. Elle se recoiffe en forme de cocker mouillé. Les oreilles doivent se confondre avec les cheveux. On marche au milieu de la route pour être trempées un max. Le plus lentement possible, on rencontre chaque goutte personnellement. Elle se met juste au bord de la route, à proximité d'une flaque pour qu'une voiture la douche. Toutes lourdes d'eau, on peine à avancer. On se pose là où du monde passe, là où rien n'a été prévu pour qu'on s'assoie. On se vautre exprès dans les lieux où les jambes vont vite, genre couloirs du métro. Ça les énerve au max et ne nous demande rien d'autre que d'être là, immobiles. Immobiles et donc insupportables.

– Vous avez remarqué que les gouttes ne pénètrent pas sous la peau ?

Elle remonte sa manche.

– Comme le skaï, comme le plastique l'eau recouvre, la peau n'absorbe pas.

Elle retire ses vêtements sans se sentir à poil, entièrement habillée d'eau.

À partir d'aujourd'hui, on considère l'eau comme un textile, c'est dit, c'est fait. Sa tenue est éphémère, quand les gouttes sécheront, elle se changera.

Les gens passent et toujours on les détaille. Sous la pluie, ils font pas les fiers sérieux. On relève une collection de couvercles inspirants : sacs plastique de

diverses couleurs et matières, sac griffé en cuir posé sur la tête, dans les anses on peut y fourrer les oreilles, écharpe enroulée en cagoule, visages momifiés, col de pull-over étiré au max pour en faire une capuche, panoplie de vêtements transformés en chapeaux. Certains ralentissent leurs démarches à cause de leurs semelles trop lisses, d'autres en profitent pour slider discrètes sur le trottoir. Il y en a qui contournent attentivement les flaques et d'autres qui y foncent sans regarder. Les franges collent aux fronts, des boucles s'échappent des cheveux tirés.

Chaque jour de pluie, on a l'impression que c'est le premier. Tout le monde a l'air de découvrir que de l'eau peut tomber du ciel, c'est incroyable. Personne ne s'y était manifestement préparé. Ils sont tellement occupés à se démerder avec ce temps qu'ils trouvent mauvais qu'elle, à poil, habillée de gouttes, ça passe crème.

- Je commence à avoir bien la dalle.
- Putain grave, moi aussi.

*

On part en quête d'une terrasse, on va jusqu'au bout de nos idées. Le serveur demande s'il déplie le rideau, au moins pour qu'on s'abrite, on répond : « Trop pas, thanks ». Il nous insulte avec ses sourcils. La pluie continue de tomber, les gouttes sont de plus en plus balèzes.

– Viande hachée sauce algérienne cheddar supplément cheddar, taille L double tortilla chef.

Les frites gonflent, la galette se désagrège, les plateaux en plastique se remplissent de flotte.

- Vous êtes sûres que vous ne voulez pas une table à l'intérieur ?
- On est sûres d'être imperméables, monsieur.

On va jusqu'au bout de nos idées. On part évidemment sans payer. On n'a pas d'argent puisqu'on ne travaille pas. Franchement, il aurait pu s'en douter le con. À l'huile scintillante dans les sillons de nos gros et petits nez, à nos voix en zigzag, aux marques de pointes de compas sur nos avant-bras, à nos regards effrontés. Étrange accord au monde que de ne pas différencier les enfants des adultes. On se sent quand même plutôt fraîches quand on nous vouvoie.

On marque une pause dès qu'on a disparu du point de vue du restaurant. On est essouffées, on se plie en deux, on s'entasse toutes par terre. Sa robe est tellement lourde qu'elle la tire vers le sol, c'est pour rester debout qu'elle résiste. Les unes sur les autres, on commence à discuter, en forme d'otaries chillax.

– Il avait une bonne tête quand même. Ça me fait de la peine de le voler lui plutôt qu'un autre.

– C'est un truc de bourge de voler les pauvres, les serveurs, je crois, ils gagnent pas beaucoup.

– T'inquiètes, il a v'la les clients, il peut bien payer sa tournée lui aussi. Et puis, t'as

vu ses sourcils hostiles. De toute façon on a pas de quoi payer, on est des enfants. Filez-nous un RSA des gosses aussi là si vous voulez qu'on vole pas !

– C'est même pas lui qui a préparé le tacos.

– C'est même pas celui qui a préparé le tacos qui tient le restaurant.

– Mais kestudi toi ! C'est pas lui qu'on vole c'est Babylone ma sœur, je l'ai lu sur une pancarte en carton l'autre jour. Si tout le monde vole au lieu de payer comme des vicos, peut-être qu'on pourra commencer à penser à autre chose. Ce qu'on prend de force faut pas le voir comme de la moumou en moins pour une bonne tête, mais comme de la moumou en moins dans ce putain de système capitaliste attardé.

Elle dit ça d'une voix rocailleuse, limite en toasting, des dreads lui poussent sur toutes les parties du corps.

– Ça veut dire quoi capitaliste ? Fais pas genre tu connais des mots et tout.

– Tu vois bien, ils font en sorte qu'on ait envie des mêmes choses, mais qu'on ait pas le même poids dans l'aumônière.

– Non, mais le coup de la bonne tête en plus, c'est pas cool. Les gens qui ont des sales têtes déjà ils ont des sales têtes, si en plus on les vole pour ça... Soit on vole aucune tête soit on vole toutes les têtes.

– Tu crois que les riches veulent des tacos ?

– Des tacos à la langouste fraîche ouais.

– Sérieux, tu vois bien que certains économisent toute une vie pour se payer un truc pendant que d'autres les collectionnent avant de passer à une autre collection plus shinny.

– Ça sert à rien de collectionner les tacos, le lendemain c'est foutu.

– Y'en a bien qui collectionnent les maisons vides.

– Tu veux voler toute la thune du monde pour la mettre à la poubelle ?

– C'est un truc de riche de brûler des billets.

– Je veux pas voler l'argent, je veux engloutir les richesses sans payer. L'argent en soi, le bout de papier, l'architecture imprimée, la couleur fanée, je m'en balance. Si je veux voir une architecture gothique, je me promène ailleurs que sur un billet de banque. C'est ce qu'on échange avec que je veux donc autant aller à l'essentiel, c'est-à-dire à ce que je veux.

– Mais ceux qui nous courent après c'est pas les collectionneurs. Les riches ils ont rien à voler, ils produisent rien de leurs putains de doigts.

– La jeunesse de toute façon c'est un truc de bourge. L'adolescence, gros truc de bourge. C'est vrai quoi, on en rame pas une et on nous met tous les soirs un couvert à table sous prétexte qu'on nous a voulus.

– C'est peut-être parce qu'on est nous-mêmes les pièces d'une collection, des pièces qui demandent un peu plus qu'être dépoussiérées.

– Le collègue veut nous faire bosser gratos, nos remps nous donnent que tchi. Si les darons c'est nos laquais et nous les baronnes, c'est chelou que le laquais fixe les marges de liberté de la baronne. On a tout gratos oui, mais pas le luxe de choisir puisque ce qu'on nous donne, c'est ce qu'on veut bien nous donner, ce qu'on veut bien nous donner puisqu'on nous a voulus.

– Bourges au sens où on peut avoir les ongles aussi longs que les cheveux, ni travail manuel ni vaisselle. Pauvres dans les poches because pas de sac à main dans nos outfits puisque pas de portefeuille à mettre dedans.

– Rien à soupeser dans l'aumônière.

- Non, mais je veux dire, c'est vachement difficile d'avoir une vraie opinion tant que l'argent est gagné par le travail et que le travail et donc l'argent nous est interdit.
- T'es pour le travail infantile ?
- Je suis pour rémunérer la paresse.
- À part ce qu'on vole, tout ce qu'on digère a été choisi par les autres, putain.
- Dans ce cas-là, on compte pas, puisqu'on peut pas encore savoir ce qu'on ferait si on avait le choix. On a pas le temps d'attendre là, ce qui nous contraint faut s'en saisir maintenant. On a pas d'autre choix que de voler pour choisir. C'est un truc de vieux réac de tout mettre sur le manque d'expérience.
- T'es jeune donc t'es bourge donc dis merci.
- Ne vole pas, puisque je te donne.
- C'est pas un truc de bourge de voler, c'est un truc de bourge de voir des trucs de bourge partout. Ils se sont approprié le mot bourge pour s'entre-insulter. Ils disent aux autres bourges qu'ils sont des bobos de merde, que vivre en communauté c'est ridicule si tu peux te payer une villa alone, ils disent à ceux qui donnent une pièce qu'ils se déculpabilisent, ils disent aux pauvres qu'ils sont pas si pauvres puisqu'ils préfèrent acheter des sneakers plutôt que de la bouffe, téma ses Nike c'est au moins 200 euros. Pendant ce temps, ils continuent de se prélasser commodément dans leur standing de bourge tout en pointant la bourgeoisie partout de leur long doigt bagué. Et puis désolée, mais avoir un toit et à bouffer, c'est pas un truc de bourge. C'est justement les bourges qui nous laissent penser que le minimum vital c'est le luxe. J'te jure les bourges ils embourgent tout le monde pour se désembourger. L'été ils portent exprès les mêmes tongs que leur épicier sauf qu'eux, ils ont vu un spécialiste pour repousser leurs cuticules.
- C'est à la cuticule qu'on remarque le bourge, à l'absence de cuticule dans la tong pas chère.
- J'ai mis longtemps à comprendre que la french manucure c'était de la peinture, pas de la propreté.
- Non, mais c'est quoi bourge alors ? Parce que j'ai bien compris qu'on veut pas en être, mais pas qu'on c'est ce que c'est, t'as vu.
- Être bourge c'est voler les pauvres pas les tacos.
- C'est appeler le vol le travail.
- C'est appeler l'argent dont tu as hérité le mérite.
- Et les jeunes c'est tous des bourges alors ou pas ?
- Il paraît que c'est une stratégie, de s'approprier les mots du camp ennemi à s'en donner la Tourette pour qu'à la fin personne ne sache plus ce que ça veut dire.
- Putain les meufs vous allez loin, je commence à grelotter. Ma cuisse ressemble à du poulet.

*

C'est pas qu'on est pas d'accord. On dit des choses différentes, quitte à ne pas les penser. Parfois, c'est la même qui propose la thèse et l'antithèse. On ne fait pas attention à qui parle, mais à ce qui est dit et dans quelle direction l'amener. C'est un jeu de rôle. Une histoire dont vous êtes l'héroïne. On se teste pour se donner de l'assurance. Pour vérifier que nos arguments sont solides. Un genre de cours de rhétorique autogéré. On est en construction permanente. Pas moyen qu'on soit

juste de passage. On compte sur notre génération et plus exactement sur nous et maintenant. Quand on sera en âge d'avoir raison, il sera trop tard. Tous ceux qui nous régissent ont les cheveux blancs et les racines décollées. Ils seront morts quand on sera la norme. Ils s'accrochent comme des mignons. Ils nous enferment pour nous dire qu'ils ont raison, se moquent de nos voix, de nos corps qui se déforment, de notre excès de sébum avec leurs peaux toutes sèches là. On attendra pas d'avoir 18 ans pour exister. Âge bête universel. Notre bêtise vaut autant que la vôtre et au moins elle est nouvelle. On compte bien utiliser toutes les parties de notre cerveau. Vous vous êtes toujours contenté de genre 10% il paraît.

La pluie s'est arrêtée.

Nos swags ont atteint leur quintessence. La robe qui arrivait jusqu'aux chevilles touche par terre tellement elle est gorgée d'eau. Son visage ressemble désormais plus à un Jackson Pollock qu'à un Mondrian. On doit taper la pose le plus vite possible avant que tout ça ne sèche et ne devienne autre chose. On pense exactement au même endroit au même moment tellement c'est évident. On s'y dirige direct sans le formuler à voix haute, on se comprend.

Personne n'a jamais vu d'eau dans cette fontaine. Tout le monde s'accorde à dire que ça en est une. On voit bien que les moulures ont la bouche ouverte, un tuyau métallique dans la trachée, et que c'est généralement pas le délire des mairies de faire trôner des sculptures SM au milieu des places. Ça a beau ne pas en avoir la fonction, ils préfèrent continuer à appeler ça *fontaine*.

On se place là où un jour de l'eau a dû stagner, dans le bassin juste humidifié par la pluie. On fait corps avec les gargouilles, on compose avec elles. Ceux qui ne sont jamais passés par là doivent pouvoir penser que c'est par nous que toute l'eau a été absorbée. C'est drôle ce que ça produit, avec le coton blanc trempé, par transparence, elle se confond avec la pierre. Le drapé recouvre les formes solides autant que les formes molles, on voit les détails à travers. Le coton imbibé fait le lien entre ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas, de loin ça se confond. On dirait vraiment qu'elle a une tête de dragon accrochée à la cuisse. Elle a des croûtes de savon sur la peau, ça fait un peu eczéma. L'esthétique que ça produit ne nous déplaît pas. On est ouvertes à tout ce que d'ordinaire on cache. Le tableau est éphémère, il commence déjà à ressembler à autre chose. Ceux qui sont passés par là au bon moment s'en souviendront, toujours pas de photos. Les traces sècheront rapidement.

On s'allonge toutes dans la fontaine, la hauteur du bassin nous fait disparaître. La nuit commence à tomber, on tord les textiles pour en extraire le jus. On fait la même chose avec nos cheveux, on dégorge tout ce qui est essorable. Quand on repartira, le bassin en sera à un nouveau un, ne nous dites pas merci. On peut rien faire pour faire cracher les chimères.

D'une toute petite voix, elle amorce :

— Euh... je sais qu'on avait dit qu'on rentrait plus chez nous, qu'on ne dormait plus que par grappe, mais je meurs de froid là et je me choperais bien une autre tenue

pour demain, là c'est vraiment chaud enfin je veux dire froid...

– Non, mais on a mal officialisé de toute façon, pas bien célébré. La liberté, ça se célèbre non ?

– Je crois que certains en ont fait des tableaux. La plupart cognent leurs verres avec délicatesse pour que ça fasse du bruit, mais sans non plus exploser.

– On pourrait empiler nos mains et se cracher dessus.

– Par exemple.

On empile nos mains.

On se crache dans les bouches parce que sur la peau, la salive, ça pue.

*

Révolutionnaire et cérémoniale, chacune passe le seuil de sa porte pour la dernière fois officialisée. Aucune ne dit bonjour si ça n'a aucun sens. Si on ne souhaite pas effectivement une bonne journée à la personne à laquelle on l'adresse et puis de toute façon le soir c'est trop tard. Le soir c'est bonsoir. Ce soir, le dernier, mais nous sommes les seules à le savoir.

Ils ne savent plus comment nous parler donc ils se taisent. Comme des vivants et des fantômes, on peut se traverser comme si on était du vent. On ne peut plus interagir sans timidité, façon premier date. Personne ne verse de larme pour les passants croisés. Son père ne remarquera pas son absence puisque c'est lui le preux à s'être absenté. Ses parents ont renoncé aux punitions car son sourire en coin les mettait mal à l'aise. Elle a 7 sœurs et frères donc une de plus, une de moins. Un jour, ils lui ont dit qu'elle était mal élevée. Ils laissent faire, car on ne leur laisse plus le choix. Ils ne comprennent pas nos mots, on trouve qu'ils ne mettent aucun sens derrière les leurs. Leurs points de vue sur le monde, leurs turlutaines. Toutes ces petites choses qui font que chaque jour se ressemble et nous écœure un peu plus.

Beurk ses baskets blanches comme des facettes dentaires,
Beurk l'accessoire coloré porté avec du noir pour ne surtout pas avoir l'air d'un clown,
Beurk ses sandales qui ne sont jamais parties en vacances,
Beurk son absence d'outfit, son manque de générosité pour les mirettes des autres,
Beurk les soutiens-gorge invisibles,
Beurk la chemise pour être chic, le t-shirt pour être cool,
Beurk l'alliance discrète au même doigt que tout le monde,
Beurk les parents déguisés en parents c'est à dire austères.

Ils achetaient des vêtements neufs, ils en changeaient tous les trois mois. Ils étaient rassurés d'avoir les mêmes envies que les autres. On coupe et on assemble ce qu'on trouve pour se métamorphoser chaque jour. Ils ne savent jamais qui va sortir de la chambre.

On leur doit d'être nos premiers sujets, les premiers dont on a extrait des formes et des idées, par mimétisme. On s'est tellement complétées depuis qu'on peine à retrouver exactement quoi. Quelle est cette chose qui nous a inspirées, qu'on s'était appropriée. Enfouie tout au fond de notre moodboard, on a croisé tellement de

monde depuis.

Les enfants sauvages n'ont pas besoin de soutien, de perche, de tige, d'armature, d'appui. OKLM dans notre autarcie sous notre propre loi. Tutrices légales, tuteurs légaux, on continue sans vous. Notre propre famille de cinq tyesses et rien d'autre. On veut des problèmes collectifs, pas des problèmes personnels. Nique la psychanalyse. Ils disent eux-mêmes que c'est de notre âge d'être en conflit avec sa famille donc cheh.

*

Ce matin, on a décidé de pénétrer dans l'école et donc de s'habiller en conséquence. C'est-à-dire ni trop, ni pas assez. Il faut absolument voir l'intégralité du cuir chevelu, mais surtout pas le nombril, ils s'inquiètent qu'on s'enrhume par la naissance de la poitrine, mais les chevilles rougeottes, no problem. Les t-shirts à adjectif qualificatif type *attachante* ou *mignonne mais complètement folle* ça passe mais faut pas aller trop loin dans les formules. Son ACAB ne lui a pas permis de passer le seuil, le physio a dit – niet.

– Ça veut dire All Cuirchevelu Are Beauty m'sieur.

– Niet.

On lui a dit :

– C'est toi l'antikeufs là...

– Niet niet niet.

Non, mais sérieux, c'est quoi leur problème avec les cuirs chevelus...

Pour pouvoir rentrer tout en restant swaguées, on a une technique. Apparaître le plus lisse possible dehors : camaïeu beige, combi taupe, jupe de mormone très 2020s'. Toute la déglingue se trouve à l'intérieur : doublure peinte à la main à base de tags prélevés dans les toilettes publiques, fleurs fraîches dans la culotte, pages de vieux numéros d'Entrevue trouvées dans le grenier puis cousues entre elles, string remonté jusqu'aux aisselles, no bra or course. On appelle ça un swag ravioli ou n'importe quel truc fourré (empanadas ça marche aussi), l'image est parlante. Ça a le mérite de transformer la contrainte du physio en créativité. De pouvoir faire coucou sans se trahir, et de profiter accessoirement d'un repas gratuit.

On s'insère dans la file comme tout le monde. C'est incroyable le nombre de jeans, le nombre de sweats à capuche, ça donne sommeil. Elle en baille à s'en déboulonner la mâchoire. Ça avance hyper lentement, le temps que l'autre nous reluque là. La file devient progressivement un tas quand trois boys clubs débarquent en même temps. Les sixièmes se font marcher dessus, ces bouffons les prennent pour des paillassons. Le physio braille. Tout le monde parle plus fort que lui. On dirait que tout le monde est sourd, on dirait l'EPHAD.

– Pousseeeeeeeeeez vous, écarteeeeeez vous

– skkskkkkkkkuuuuuuuuu

– Non, mais moi j'étais là avant, m'sieur, il a doublé, il a doublé !

– Ta gueule toi, avec ton vieux crâne, téma, on dirait un alien.

- pppppppouloulouu
- baaah tu m’as postillonné dans l’oreille, c’est dégueulasse !
- Les uuuuuuns derrière les autres, écarteéééééééé vous !
- Merde ma chaussure, j’ai perdu ma chaussure !
- Putain, mais poussez pas !
- S’il passait moins de temps à nous mater lui aussi.
- Non, mais ils sont débiles eux, ça sert à rien de pousser.
- Vazi, touche pas mon sac toi !
- Non mais, c’est trop un truc de gamin de s’en prendre aux sixièmes, t’es un vieux gamin.

La CPE débarque, le principal débarque. C’est pire que la fosse d’un concert de Korn au début des années 2000 et c’est comme ça qu’on est censées commencer toutes nos journées. On passe le checkpoint haut la main. On a même droit à une remarque comme quoi nos fesses sont bien planquées, c’est bien. Il peut vraiment pas fermer sa gueule ce bâtard. D’où il regarde nos fesses ? D’où elles devraient être planquées les pépites ?

On prend les chemins qu’il faut, c’est toujours aussi tordu la circulation ici. La deuxième CPE nous fait signe de venir en dodelinant son index. On fait comme si on l’avait pas vu en espérant qu’elle n’ait pas vu qu’on l’avait vue, classique. En direction de la colline, on descend les escaliers côte à côte, majestueusement on imagine. On scanne notre environnement. Toutes ces têtes qui nous ressemblent, ces joues roses, ces racines de cheveux huileuses, ces peaux lisses ou maculées de boutons, pas un pli. L’empire du collagène.

Ça lui va bien ses sourcils en forme de Swoosh. Audacieux le bermuda à élastiques, mais toujours aussi cheum le pantacourt. Elle a teint les deux mèches qui encadrent son visage, porte un collier qui l’étrangle. Bien joué le jogging rentré dans la chaussette de sport mi-mollet. En une semaine, elle est passée des cheveux à ras à la crinière de poney. Repéré : des bijoux qui donnent la dalle genre collier à grosses boules multicolores et bagues translucides aux couleurs acidulées. Elle a dessiné au blanco les logos de toutes les marques de sport sur son sac à dos, elle, deux-trois citations pétées en italique et une tétine géante accrochée à la fermeture éclair. Elle porte un t-shirt dans lequel on pourrait rentrer à 5 facile. Le noir dans les muqueuses de leurs petits yeux leur donne l’air fatigué. Son piercing au nombril est bordé de croûtes, mais il tient à montrer son ventre. Soudain, en sépia, un bonnet-casquette qui vole la vedette à celui qui le porte. On dit que c’est le seul couvre-chef qui après être passé de mode n’est jamais revenu. Parmi toutes les paires auxiliaires à tous les pieds, la majorité est usée jusqu’à la corde. Il faut pas moins de quelques jours à un adolescent pour anéantir une paire de chaussures. C’est pourquoi on a des paires en iridium.

On se recueille religieusement quelques instants au sommet de notre butte. On observe tous ceux qui font approximativement notre taille, qui, comme nous, vont à priori prendre encore quelques centimètres. Ceux qu’ici, on ne croisera plus. Peut-être dehors en civil, Inch’Allah. Sans le formuler, on sait toutes très bien que c’est

notre dernier jour d'école. Le dernier jour d'école de notre vie t'as vu et puisqu'on y croit, c'est le réel, le début de la fugue again.

*

Le visage de la CPE s'approche brusquement du nôtre sans qu'on l'ait vu arriver. Elle dit qu'on est des touristes. On lui dit qu'on est contentes d'être là. Qu'en raréfiant nos visites, on les rend plus savoureuses.

– Non, mais c'est vrai regardez-les, ils ont l'air d'aller au boulot, ça respire pas l'entrain madame.

Elle dit qu'il y aura des conséquences. Elle dit qu'elle va nous accompagner en cours de maths, qu'on a pas le choix. Elle dit :

– Si t'en veux pas je vais t'en faire bouffer des maths, je vais te les prendre les chiffres, les formules, les rapporteurs et te les enfoncer dans la gorge jusqu'à ce que tu les connaites les maths. Ton nez, il va saigner des fractions.

Elle dit évidemment pas ça du tout, mais obligé elle le pense. Il paraît que c'est le ton et pas les mots qui comptent. Concrètement, on est cinq et elle est seule. On pourrait lui dire que quand on veut on la fait trébucher, quand on veut on part en courant dans cinq directions différentes. On pourrait le faire. C'est ce qu'elle attend de nous donc on sourit avec les dents. On la suit comme des toutous. Elle aime pas notre enthousiasme. Sa tête disparaît dans ses épaules, ses bras sont tellement raides qu'on distingue plus les coudes. Elle bronche en silence. Ça lui fait une tête trop cheloue.

On passe devant différentes classes aux portes numérotées et entrouvertes. Le prof de français porte toujours des textiles lourds, même l'été et par conséquent des auréoles. Sa sueur sent la fumée. C'est le seul à encore fumer des clopes à l'ancienne, genre cylindriques et jetables. Il se nourrit de pages et compense sa silhouette grems avec des matières qui pèsent un quintal. Sa palette vestimentaire est composée des tons les plus ternes parce qu'il ne faudrait quand même pas qu'on puisse penser que la littérature c'est fun.

Des chaussures sans lacet l'hiver, des sandales achetées en pharmacie l'été, pas le bon violet au bon moment, des bijoux monumentaux, mais même pas en or, des coiffures afros sur cheveux de bابتou, des motifs qui auraient du en rester à la couverture de carnets fantaisie en papeterie et les lunettes de Jean-Pierre Coffe. Le swag de la prof d'arts plastiques est le plus vilain de tous. On en censées parler esthétique avec cette créature-épouvantail. C'est anormalement elle qui est censée éduquer notre regard et pas l'inverse.

La prof d'anglais a de minuscules mollets toujours visibles. C'est la prof la plus sexy mais la première à vouloir nous faire ranger nos ventres. Elle veut explicitement régner sur le dandysme de cet établissement. La prof d'SVT est habillée normal, mais c'est son attitude qui ne l'est pas, elle bouge beaucoup pour pas grand-chose. La prof de musique porte toujours des tissus genre brocart, genre Mozart, genre voyage dans le temps, toujours le passé of course. La prof d'EPS des vêtements techniques aux matières inconnues plutôt inspirantes. Néanmoins, elle trouve que

poser c'est pas du sport donc c'est pas non plus notre copine.

Quand il nous aperçoit franchir le seuil de sa porte, le prof de maths exagère son air étonné, il lance plein de morceaux de phrases mélangées des *bah vla aut'chose, tiens des revenantes, non, mais rrrrrrooooo quand même les filles, ébéééééé, p'tite visite de courtoisie ?* Vestimentairement, on est clairement sur des soucis de proportions. Pantalon taille basse remonté jusqu'aux aisselles, une longueur qui n'est ni celle d'un pantalon ni celle d'un bermuda. Un pull aux manches trop longues pour ses bras qui lui donnent l'air d'un singe, mais qui frôle en même temps le crop-top. Entre les têtes, l'allure et les mots, il est vraiment le contraire du cool. Les autres élèves de la classe ne nous connaissent tellement plus qu'on leur fait peur. Dès qu'on les regarde, ils baissent les yeux. On a jamais cogné personne, mais beaucoup confondent l'aplomb avec l'agressivité. L'autre tocard circule entre les tables pour vérifier qu'on soit bien sur nos quatre pieds de chaise. Il note des formules au tableau. Les autres ne nous regardent pas exprès. Ils ont envie de nous regarder. Ils ne nous regardent pas. En équilibre sur deux pieds de chaise, sur un seul. Il ne peut pas regarder tout le monde en même temps et il en est deg. On saisit un mot, un nombre, toutes les trois phrases et on recompose. Ça donne : la 8,25 rapporteur valeur soustrait inconnu, genre cadavre exquis. Il devrait gesticuler davantage avec les mains. Sa voix se camoufle dans les bruits de double décimètre, dans les clics des stylos quatre couleurs. Elle essaie de tenir sur trois pieds avant de se rendre compte que c'est impossible. Ils font comme si on était pas là, ils regardent les choses dans les yeux puis dans le vague quand on entre dans leur champ de vision. On fixe l'horloge. Ronde, pleine de numéros et de petits traits en noir et blanc, zéro fantaisie alors qu'il en existe en forme de chat, en forme de flaque genre Salvador Dali. Plus on la regarde et moins les aiguilles avancent. Elle sent le poids de sa tête piquer vers l'avant, elle sursaute. Elle est sonnée. Elle enfonce machinalement la pointe de son compas dans la chair de son avant-bras pour y faire des dessins. Elle s'emmerde tellement qu'elle ne sent pas le moindre picotement, elle y voit juste la manière la plus accessible de passer le temps, sa gomme est déjà pleine de trous. Beaucoup autour de nous mordent ou sucent du plastique. On fixe les dernières minutes avec un sentiment de pire que déjà vu. Y'a plus de piles ou quoi ? Imagine y'a plus de piles. L'aiguille ne veut pas avancer, tout le monde la fixe. On partage ça en commun. À cet instant, on est vraiment un groupe classe avec un projet commun. Que cette putain d'aiguille se bouge bordel de merde. Les tables sont gelées et farcies de crottes de nez, ça donne vraiment pas envie de revenir. Et puis c'est quoi cette couleur ? Jaunasse, beigeasse ou marronclairasse ? Elle pose ses doigts sur ses tempes pour donner encore plus de pouvoir au groupe. Elle récite des sortes d'incantations en freestyle. Encore cinq minutes. On regarde tout le chemin parcouru sur le cadran pour se dire que c'est pas grand-chose, on additionne les groupes de 5 minutes qui sont passés et celles qui restent. Là, on fait des maths, monsieur. Là, on fait des maths. Il utilise son temps jusqu'au bout avec sadisme. Elle compte les secondes dans sa tête pour que les minutes passent plus vite. Elle va trop vite donc elle recommence. Avec des moutons, avec des pigeons, avec des hérissons.

Il nous demande de sortir en faisant un minimum de bruit tout en nous explosant les tympans.

*

Dans les couloirs, tout le monde avance tout droit, peu importe qui ou quoi se trouve sur son chemin. Il faut avoir les coudes affûtés. On aperçoit la CPE, qui nous aperçoit elle aussi, tout au bout du couloir. On se fout aussitôt à quatre pattes. Elle peut pas défoncer tout le monde comme tout le monde pour arriver jusqu'à nous. On profite des failles pour affirmer nos libertés. À quatre pattes, on disparaît, on file aux toilettes. À cinq sur la lunette des chiottes, on partage le même verrou. Si elle nous trouve, on arrête de respirer.

Ça kindave sec ici, mais c'est toujours moins fourbe que leurs techniques surnoises avec les horloges minimales au temps figé. On est physiquement plus proches les unes des autres et sans outil pour le compter, le temps passe plus vite. C'est quand même abusé cette odeur, toutes ces entrailles de gosses mélangées, heureusement que la déco est bien. Rien de très original, mais une esthétique familière et rassurante qui marche avec l'intérieur de sa tenue. Des liens vers des comptes insta d'antan gravés au bic, des bites qui ressemblent à des bonshommes avec des poils ou pas des poils, des glands ou pas des glands, des seins dessinés de la même manière que des couilles, que des yeux. Un clito fluo qui ressemble à un Pokémon. C'est quand même le royaume des puceaux hétéronormés. Quand quelqu'un passe, quand on entend un bruit, on devient des statues puis on se tord de rire. Son rire ressemble aux cris de certains animaux. On glousse encore plus. C'est nous toutes les animales. YAYAYAYAYAAAAAAA C'est bientôt l'heure de la cantine et c'est comme si tout allait avoir le goût de la pisse.

— Bah faut pas respirer avec la bouche aussi bolossa, t'as respiré avec la bouche sérieux ? mais baaaaaah ben c'est bon l'odeur tu l'as gobée, tu l'as grillé crasseuse hahahahaaaaaaa

On passe devant tout le monde comme si ça nous était dû. Personne ne dit rien, ils se poussent pour nous laisser la place, les yeux fuyants. Elle en rajoute une couche en murmurant des phrases incompréhensibles, qu'ils aient au moins une raison de trembler. Ils nous laissent encore plus d'espace. C'est nous les sorcières. On dit bonjour à la cantinière, bonjour au cantinier. Les seuls à nous appeler pépettes comme toutes les autres pépettes, pépettes parmi les pépettes.

3 pains ovales chacune, des radis juste pour le mini-beurre, la sauce, mais pas le riz s'il vous plaît, prend pas ce fromage c'est juste un bout de plastique dans du plastique, ça a le même goût que les bouchons de stylo, pas goût de ouf. Putain, à peine assises, elle avance vers nous l'autre là.

— Vous étiez ou les filles ? On avait un contrat.

On dit YAQUOI deux fois chacune c'est-à-dire 20 fois en tout.

On rapproche nos mentons de nos gorges comme si on cherchait à se faire des doubles mentons, mais en vrai c'est pour manifester qu'elle a bien de l'audace de nous adresser la parole. On pense : non, mais c'est toi qui a un contrat, on a rien signé nous. On dit : On a même pas de signature, madame.

Aparté chuchoté, pas assez fort pour qu'elle entende, la moucharde :

– Mais si, t'as une signature. Tu sais tenir un stylo entre tes doigts ? Ouais ben v'la, t'as une signature, dis pas t'as pas de signature.

– Bah non j'ai pas de signature, j'ai jamais rien signé.

– Non, mais ils font genre les signatures et tout, mais les signatures c'est vraiment nimp, ma mère fait jamais la même j'ai capté.

– Mais ça sert à quoi si tu peux changer de signature à chaque fois ?

– À faire genre sérieux et tout. C'est un consensus d'adultes.

– Y'a vraiment des gens ils vérifient les signatures de ouf ? Ils remarquent le petit trait manquant ou là le petit coin comme quoi t'as tremblé donc t'étais stressé donc c'est pas toi qui as signé ?

– J'sais pas moi j'ai pas fait une thèse sur les signatures t'as vu. Je sais juste que c'est le truc le plus facile à faire, j'ai vu un gars il signait genre une croix et c'est tout.

Elle assombrit ses yeux en attendant de choper notre attention. Non, mais le contrat, la confiance là, faut arrêter, madame. On est à l'école, pas au boulot ni dans une relation sentimentale. Enfin, vous êtes au boulot, on est à l'école. Les contrats c'est vous qui les signez. Nous, on nous a proposé aucune autre alternative, c'était l'école ou l'école donc cherche pas à nous emboucaner. Elle dit :

– Je suis sympa, je discute alors que je devrais sanctionner direct. À l'époque, on frappait les doigts à coup de règle métallique.

On lui dit qu'elle discute parce que c'est la seule chose qu'elle peut faire et encore, on l'écoute à moitié. On met nos majeurs dans nos oreilles et on crie bla-bla-bla. Pour nous frapper les doigts, il faut les sortir de nos oreilles. Pour nous frapper les doigts, il faut courir aussi vite que nous. On marche pas, on lévite madame. *Cumulonimbus Max* t'as vu.

On sourit, du persil décore intentionnellement nos dents.

C'est chic si c'est fait exprès.

*

– Vous irez voir le principal après votre déjeuner, personne ne vous laissera sortir si vous n'êtes pas passées voir le principal, vous êtes irrécupérables.

– C'est une proposition pour un escape game madame ?

– C'est ça, faites les malines, je vous jure que vous n'allez pas rire longtemps petites salopes.

Elle se passe, bien sûr, du *petites salopes*, mais elle le pense, c'est sûr. On sent qu'elle a envie de dire « rira bien qui rira le dernier » mais elle sait qu'on se foutra de sa gueule pour avoir employé cette expression de jadis. On rit pas tant que ça en plus. Enfin si, on rit, parce que la situation est ridicule, parce que la voir s'exciter toute seule c'est risible, qu'on comprend pas pourquoi elle tient à ce point à ce qu'on reste assises et aphones. On dirait que la manière dont on choisit de passer notre temps c'est son affaire personnelle.

On essaie même pas le coup de l'escape game, les grillages sont trop hauts,

c'est la taule ici et y'a pas moyen qu'on termine empalées sur une architecture aussi dégueulasse. On s'assied dans le SAS avant le bureau du directeur. Ils y ont rajouté des chaises depuis qu'on est scolarisées ici. 5 en tout, alignées exprès pour nos seufs. Ça fait très salle d'attente. Le directeur aime se faire attendre comme un docteur.

Il nous fait entrer. Il demande ce qu'on veut faire plus tard. On lui dit que c'est la mode de l'instant présent. Que des gens paient pour écouter leur propre respiration, vous êtes pas au courant, monsieur ? Il dit que c'est pas possible de jouer au chat et à la souris avec les CPE, qu'on doit faire des efforts. On rectifie – aux chattes, monsieur. Il tousse, enchaîne en disant qu'apprendre est plus important que se saper. Il dit qu'on gâche nos vies, qu'on se bloque tout un tas de choix pour demain. On dit qu'on préfère choisir tout de suite plutôt que demain. Il dit qu'on fait du mal à nos parents, qu'on fait peur à nos camarades. On dit que c'est eux qui nous font peur avec leurs vieux jeans délavés là. Il dit qu'on a pas conscience des dégâts qu'on cause, qu'on le regrettera. Il dit : « Moi aussi j'ai été jeune ». Franchement en le regardant bien, on en doute. On essaie de le visualiser jeune et c'est la même dégaine format plus petit. On l'imagine en enfulte, tête et corps d'enfant déguisé en adulte, déjà donneur de leçons. Il devait pas aimer les jeunes de son âge et copiner avec les amis de ses darons, il se projetait dans leurs corps et prenant son mal en patience. Il prenait la jeunesse comme un handicap. Il pense qu'apprendre et se saper sont deux choses radicalement différentes et ça se voit. Il est habillé comme tous les autres directeurs de son époque qui eux-mêmes s'habillent comme tous les directeurs du passé, tous en directeurs déguisés. Il dit : « Vous vous croyez originales, vous êtes les mêmes. » On lui retourne le compliment. Il nous trouve tous pareils parce qu'on ne lui ressemble pas. Il a pas le vocabulaire pour saisir les nuances. Il porte tous les jours des chemises. L'été c'est la déglingue, il les choisit à manches courtes. On pense - la jeune est par essence l'avant-garde - comme réponse à tout. On le garde pour nous, on en fera un t-shirt à message.

Tous les mêmes, tous les mêmes on révèle l'intérieur de nos tenues pour lui montrer qu'il y a de l'idée. Il peut pas nous dire que ça, il l'a déjà vu ailleurs puisqu'on l'a inventé. Son visage devient violet et brillant. On dirait une aubergine, le mec. On se casse avant d'avoir conclu, dans un festival de poses weirdo, que notre singularité rentre bien dans son crâne. Ça se voit qu'il hésite à nous courir après. Il reste assis, car son cul met trop de temps à se désolidariser de son siège.

C'est la récréation et par la même occasion nos adieux. Une élève de sixième sort un paquet de bonbons de son sac plus large que son dos. Ça déclenche un mouvement de foule, tout le monde s'agglutine autour d'elle comme des vautours. Le paquet est arraché par tous les côtés, ils finissent tous à quatre pattes à ramasser ceux qui sont tombés par terre. Ceux qui sont arrivés trop tard humidifient leur doigt pour récolter au moins quelques grains de sucre. Grain de sucre mêlé à grains de merde de semelles, mais ça, ils font comme si ils le savaient pas. Leur système immunitaire est balèze. Ils se respectent pas et c'est assez beau à voir cette détermination. On s'engage vers la cour, on se poste à notre place, sur notre simulacre de butte. On surplombe à peine le spectacle. Chaque groupe est à sa

place, les footeux monopolisent toujours le décor, ils font des aller-retour en courant dans leur immense cadre blanc. La team lip-sync debout avec ses airpods, sont les plus intéressants à regarder, ces poignets qui ondulent, ces lèvres en O, on peut deviner la chanson sans en entendre les paroles. Il y a de nouveaux couples, de nouveaux troupes, qui passent le temps leurs bouches emboîtées sans jamais dire un mot. Le règlement n'aime pas ça, mais les pions regardent dans d'autres directions. L'amour les rend mal à l'aise donc ils ont du mal à le sanctionner. Le bruit du ballon tapant sur la fenêtre ne rentre pas dans les triggers de la team ASMR, ils râlent en murmurant. Eux se mutilent la main en grattant avec l'ongle jusqu'à ôter la peau, tout ça en récitant l'alphabet hyper fort. Les tits-pe sont une seule et même team, hauts comme des jambes de troisième. Ils courent les uns après les autres sur l'ensemble du territoire, s'ils s'arrêtent c'est fini pour eux, dépouillés. Ils sont rangés devant leurs salles de classe avant tout le monde. Ce sont les seuls à respecter le règlement tant par lâcheté que par intérêt personnel.

On passera les dernières minutes à circuler dans les couloirs et à glisser nos têtes dans les entrebâillements des portes. Aucune salle dont l'ambiance donne envie d'y pénétrer, on est formelles. Elle fixe un néon dont la crasse nichée dans les recoins est visible même de loin. Elle dit qu'elle est sûre qu'il y habite des insectes non identifiés dont le milieu naturel est la rouille et la merde. Elle dit qu'il y a plus de vie et de terre dans les couloirs que sur les tables en carrelage blanc de la salle de SVT.

Le physio refuse de nous laisser sortir, car il est écrit qu'on a encore deux heures sur l'emploi du temps. On lui dit qu'on y va pas, il dit qu'on a pas le choix c'est la loi, le règlement intérieur toussatoussa. On dit : « oui monsieur, bien monsieur, d'accord monsieur » tout en reculant lentement telles des chattes aux oreilles abaissées, exactement la même idée dans la tête, synchronisées. Alors qu'il cherche dans ses poches, regarde un teckel passer, se demande ce qu'il va manger ce soir, avec quoi il va accommoder son reste de rôti, s'il lui reste de la moutarde et si oui, si elle est encore bonne, on fonce droit devant, les griffes, les coudes, les genoux, les poils, les voix acérées, cri de guerre, mains en l'air, sa tête rebondit sur son ventre grassouillet, elle croque dedans, elle en profite pour lui mettre un chassé, gratos.

À peine il se relève qu'on est devenues 5 points, trop loin pour être rattrapés, miaou.

*

Enfin libres, on rejoint la grande avenue sur laquelle une grande diversité de visages passe. On se ressource dans les pots d'échappement, on respire profondément. On les mate immobiles. Une femme, la cinquantaine passe en tirant la gueule, elle porte un bonnet à oreilles de chat. On dirait qu'on lui a mis de force sur la tête. Un mec sort d'un bureau avec un bouc coiffé comme une gamine de 5 ans, minis chouchous multicolores, perles en bois. Une femme en tailleur et chignon banane, un dauphin sur le boobz. Fascinant le degré de fantaisie que chacun s'accorde. Le pourcentage de fun manifeste. On les aime, on les adopte. Elle cogite déjà à comment se laisser pousser le bouc. On se pose devant un mur clair, on prépare un gros spliff comme

d'autres préparent le repas, avec amour. On parle comme si on était foncées avant de l'être vraiment. Un registre de paroles parmi d'autres. On continue à voir et à commenter les silhouettes qui défilent. On en isole les visages. On crache toute notre salive en une même flaque en croisant les doigts pour que ça devienne un vortex.

– C'est ouf tous ces visages inédits, ces têtes qui n'existaient pas avant qu'on les ait vues. La diversité de visages qui existe avec les mêmes bases. J'veux dire l'œil est jamais au niveau de la bouche. Ok, on ressemble tous forcément à quelqu'un, mais jamais à l'identique. Mais tout en restant organisé à peu près pareil tu vois. Franchement, ça me fascine et m'en bouche un coin.

– Et en plus, t'imagines tous les humains à naître avec des visages qui n'existent pas encore.

– S'il faut, les visages à naître en fait, c'est des copiés-collés de gens morts il y a super super longtemps et juste personne peut vérifier. Peut-être, il y a un roulement de visages sur assez longtemps pour que personne ne s'en souvienne.

– Mais toujours les yeux, la bouche, le nez à la même place.

– Il paraît que les poissons plats ont les yeux qui migrent.

– J'aimerais trop avoir un bec à la place de la bouche. Je te pincerai le cul avec mon gros bec.

– Mais même les oiseaux t'as vu, ils ont pas des bouches à la place des yeux. Et puis le bec c'est vraiment la bouche ou c'est juste le bec ? Genre, ils ont pas de bouche, on a pas de bec mais c'est pas pour autant que le bec c'est la bouche.

– Et les extraterrestres, vous avez vu, ils ont toujours genre le même agencement que nous. Toujours des yeux, un nez et une bouche à la bonne place, juste une plus grosse ou plus petite tête. Un corps avec des bras et des jambes, à l'occasion un méga doigt. Genre, on joue avec les échelles, mais pas foutu d'inventer de nouvelles formes.

– Mais ouais, quel manque d'imagination putain.

– Des fois ils ont deux trous pour le nez.

– C'est parce que les dessinateurs ont la flemme, c'est pas évident à dessiner les nez.

– Et puis, ils sont toujours à poil, genre la sape c'est exclusivement terrestre.

– La pudeur, très terrestre la pudeur.

Le spliff en arrive au moment où on se brûle plus les doigts qu'on ne tire dessus. Une femme cherche d'où vient l'odeur sans nous repérer. On n'arrive pas à déterminer si ça lui fait envie ou si ça l'énerve.

– S'il faut, ils ont 10 bouches et un œil, 24 bras.

– Non, les bouches, les yeux tout ça, c'est trop terrestre.

– Une tête ? La tête et le corps ensemble ?

– Une chose qui y fait penser, mais qui porte pas le même nom.

– Une forme globale qu'on est incapable de nommer.

– Peut-être, c'est juste un point, un grain de poussière.

– Trop terrestre encore.

– Et pas forcément aussi minimal. S'il faut, ils sont bourrés de détails et c'est nous

qui sommes épurés. De la peau, des poils, des écailles, des ailes, des bras, des nageoires, des griffes et des ongles ou équivalents sur un même body.

– Peut-être les yeux, la vue, c'est encore trop terrestre. Peut-être qu'on a pas les outils pour les voir.

– Juste une âme ? Une forme invisible ?

– Avec des fringues. Une forme flottante avec des fringues.

– Ouais, mais les fringues elles sont pensées pour les corps. Si t'as pas de bras, t'as pas besoin de manches.

– Des fringues aux coupes flottantes. Non, des textiles informes qui flottent dans les airs.

– Des textiles gazeux qui font *pshiiiiit*.

– Haha ils sont vêtus de Sprite !

On regarde les passants filer avec toutes leurs têtes normales.

– Putain, toutes ces têtes d'un coup ça devient lassant.

– Tout le monde se ressemble, ça me donne envie de chialer.

Il y a des jours où on trouve tout le monde beau et des jours où on trouve tout le monde cheum. Cette journée nous a définitivement flinguées. On aime piocher l'inspiration dans les autres, on préfère s'endormir pour être le plus vite possible à demain, c'est-à-dire un jour nouveau. On marche la tête baissée pour ne pas contempler l'ampleur des dégâts, la fadeur de notre espèce. De l'avenue à la rue, à une petite ruelle, on s'allonge dans un square vide. Chacune avec le morceau d'une autre en dessous. On dort aussi bien à 5 chairs que sur un matelas. On croise les doigts d'aimer davantage nos pairs demain. Même ça, ça nous file le bourdon. On préférerait pouvoir croiser autre chose qu'eux. Elle croise ses poumons. Elle tousse jusqu'à expulser une huître jaunâtre. Elle contorsionne son visage et sa fixité l'attriste. Elle dit : « mon nez ne sait faire que du sur place ». Une mouche vient s'y déposer. Son visage nous semble plus intéressant avec ses yeux disco. On la regarde longuement pour voler un peu de sa singularité. On s'endort dans le noir pour fondre nos contours triviaux, rêvant d'une peau aussi repoussante pour eux que celle d'un caïman.

La nuit, elle rêve qu'elle pisse dans la litière du chat.

Une queue surplombe son trou d'balle.

On se réveille avec l'empreinte du gravier tatouée sur la joue. Habillées comme la veille, ce qui ne nous ressemble pas. La chaleur de notre sang a ramolli les textiles, ce qui était structuré est devenu moulant. Moulantes et fripées par les poses trop longues prises pendant notre sommeil, ces sapes tombent comme des joues froissées. Seconde peau oui, mais de pruneau. On se sépare physiquement, mais avec toutes en tête de trouver un maximum de ressources pour composer ce avec quoi on se montrera aujourd'hui. Des chutes de carton ondulé, des morceaux de sac poubelle, deux-trois emballages, de la ficelle et BIBBIDI- BOBBIDIDI-BOO !

Elle a fait disparaître ses yeux et s'en ai dessiné dans le dos.

Elle est aussi large que haute, ses courbes se sont transformées en angles droits.
Elle a des ailes de chaque côté du visage, elles sont recouvertes d'écailles et pas de plumes.

Elle porte une jupe tube tellement serrée qu'elle doit sauter pour avancer.

Elle a incliné son buste et désaxé sa tête pour que son corps ne soit pas recto-verso.

On s'achemine pianissimo vers le collègue. Tout pour la provoc. Difficile de reconnaître les traits de nos visages, nos morphologies respectives derrière ces créations et en même temps qui d'autre que nous comme ça. Au loin le physio ne nous regarde pas alors qu'il nous a vues. On arrête deux sixièmes pour leur racketter leurs goûters et c'en est vulgaire tellement c'est facile. C'est pas notre genre, mais nos ventres crop-topés gargouillent et les boutiques n'ouvrent pas avant 9h donc ça le devient. Un mec nous regarde pendant trop longtemps. Vraiment, il bloque. On lui fait des doigts avec tout sauf nos majeurs. Plus ils ne comprennent pas et plus on se sent radicales.

On se meut vers un nouveau mur qui nous permettra d'avaler de nouvelles choses, jubilant d'être à ce point incomprises. Aujourd'hui c'est biologie. On mettra les pigeons et les rats sur le même plan que les gens.

*

Sous un pont, on regarde passer les roues surplombées de squelettes. On se met toutes à plat ventre pour s'offrir une plus grande élasticité de point de vue. Une fourmi transporte une miette plus grosse qu'elle. Ses pattes sont ridicules et pourtant elle avance vraiment. Un pigeon se poste près du canal. C'est fatigant de le regarder bouger sa tête, victime de la même chanson diabolique qui tourne en boucle dans sa toute petite tête. Un autre pigeon sapé comme une colombe le rejoint sur le même rythme débridé. Ils sont beaux tous les deux, beaux, mais fatigants. On tourne la tête simultanément.

Une paire de boots marron à bout ni rond ni carré, le genre de chaussures qu'on porte juste pour ne pas être pieds nus, certainement pas pour se démarquer. Suivi de chaussures de runnings vert fluo qui ne runnent pas. On n'y distingue pas de chaussettes et les avis sont tranchés. Elle dit que les chaussettes doivent arriver minimum au-dessus de la malléole sinon ça fait genre t'es pied nu dans tes godasses, tu pues des ieps. Elle, elle dit qu'on peut être pieds nu dans ses chaussures si après on les jette. Elle dit qu'il y a rien de pire que les chaussettes invisibles, t'entends, rien de pire en contractant ses lèvres et en insistant sur le second *i*. En chœur, on explose de rire. Un filet de morve coule et remonte aussitôt dans sa narine, on fait genre qu'on a pas vu. Au cœur de nos luttes splanchniques, les DO ET les DON'T des magazines, des bouches de ceux qui se pensent bien habillés.

On couperait bien la tête à ceux qui pointent les fautes de goût. Les *ça fait, ça fait, t'as l'air de*, qui disent les t-shirts clair de lune *ça fait Jacky*, le crayon contour des lèvres et les pointes trop effilées *ça fait fan de makina*. Ils nous qualifient de strip-teaseuses, de vieilles maîtresses d'école, de motards ringards ou de coiffeuses

de village c'est selon. Ils disent que les nouvelles chaussures à la mode doivent faire au moins trois fois la taille du pied parce que dedans ton mollet doit avoir la gueule d'un avant-bras. Il porte un bibi, méprise celui ou celle qui porte un bob. Il dit : rien à voir ton bob et mon bibi. Dans les pages des magazines, ils ont dit de ranger l'aubergine, de ranger le tomate. Elle dit : on dit une tomate. Non, mais la couleur tomate, je veux dire le tomate, faut le ranger, le tomate, ils l'ont dit dans le magazine. Ah et aussi, le gris, c'est le nouveau noir, ils l'ont dit aussi. Donc, faut tout mettre à la poubelle ? Le noir c'est foutu ? Ouais, fou-tu puisque maintenant, c'est le gris le noir. Mais c'est quoi le gris alors ? Bah je sais pas, mais sûrement pas le tomate, car il faut le ranger. Ils disent que cet été, on s'habillera toutes comme des cagoles, mais à condition que les matières soient nobles. Il achète un cachemire effilé-déchiré, car c'est ce qu'ils ont dit. Le string en lin c'est pas confort, mais c'est noble. Ils disent l'accent du sud par contre c'est trop premier degré, faut décaler un peu ma biche. Un chiffon est ridicule jusqu'à ce qu'il soit photographié sur quelqu'un de riche et que tout le monde le veuille. Ils se moquaient de ses capsules onguinaires jusqu'à ce qu'ils ouvrent leurs propres salons, oui mais plus chers. La vulgarité c'est ce qui sort de leurs lèvres. Les nôtres sont cernées de noir pour entourer la langue qu'on leur tire. Elle dit que c'est plus facile d'avoir le chiffon que la richesse.

La faune et la flore de ces quais sont franchement décevantes. Respect aux pigeons, aux fourmis et aux rats qu'on a même pas vus, mais niveau diversité on repassera.

Heureusement, on pourrait disserter des heures sur les chaussures de running, leurs associations de couleurs et leur technicité qui leur permet de faire réellement courir plus vite.

– Vous saviez que la première *Air Max* était inspirée de l'architecture de Beaubourg ? Pour nous se matcher avec les musées c'est un pléonasme.

– Les quais sans briquette, sans rouge breuvage c'est quand même moins bien qu'avec.

– Tellement, vazi y'a une épicerie en haut des marches.

Il n'est pas encore midi, mais si on veut tout renverser, ça commence par tiser sur des créneaux différents dans anciens, c'est-à-dire quand on a soif, quand le décor nous semble approprié. Elle dit que l'alcool c'est un prétexte pour refaire le monde. On acquiesce même si on ne cherche pas particulièrement une bonne raison de boire, genre un anniversaire ou une grosse journée. Elle dit qu'il n'y a pas de quoi être fier de ne boire que pour les grandes occasions si c'est pour signifier qu'on boit peu et que donc les occasions se font rares. On picole tout le temps, car tout le temps se célèbre. Un jour est un jour.

Elle dit :

– T'endors pas dessus, file-moi une lampée.

Ses paupières s'ouvrent grand comme si elle était excessivement réveillée.

– D'ailleurs, si on veut aller au bout, je veux dire refaire le monde tout ça, faudrait penser à commencer les journées à midi, vers midi, je sais pas moi.

– Trop ado, le truc de se lever à midi, genre gros cliché.

Elle lève les yeux au ciel, genre pétasse.

– À 2h du mat ?

– Ben 2h du mat, c'est carrément le matin bolossa, mat comme matin donc pas très révolutionnaire.

– Bah, on a qu'à dire que le matin, c'est à 15h par exemple, jusqu'à 3h du mat c'est le matin, et de 3h du mat à 15h c'est l'aprem et le soir.

– Euh, moi je pense que comme pour la tise et la bouffe, on a qu'à suivre ce que notre corps nous dit, on va quand même pas s'auto-imposer de nouvelles règles. Si on s'en débarrasse, des règles, on s'en débarrasse, point. On est des animales sauvages, pas de montre autour de nos papattes.

– Ouais, mais notre corps, il est habitué tu vois, il faut le déshabituer.

– Bah, si on commence par se coucher à 4h, disons, on se réveillera toutes à peu près au même moment, si on se couche au même moment. On va se mettre sur le même cycle différent des autres.

– Mais les 8h de sommeil, c'est pareil, on est habituées, c'est la télé ça, le film pris en sandwich entre le repas et le sommeil. C'est un truc d'anciens d'avoir un rythme et tout. On pourrait dormir des fois 2h et des fois 32h par exemple.

– Et chaque jour aurait un matin et un soir différent de la veille.

– Sans aprem ?

– Tant qu'à faire même sans matin, sans aprem et sans soir.

On dit toutes *j'avoue* exactement en même temps, avec la même syllabe qui traîne. Une femme toute beige passe, on aime bien son style, mais on remarque très vite qu'elle n'aime pas du tout le nôtre. Surprise par nos swags d'extraterrestres, nos briques de rouge et nos allures d'enfants, elle a envie de dire quelque chose, mais elle met du temps à trouver quoi. Elle nous fixe. On pourrait lui dire que c'est pas poli, mais fixer, c'est précisément notre manière d'apprendre. Elle continue de nous fixer sans rien dire, son visage parle pour elle. En fixant longuement, on a notamment appris à comprendre ce que disaient les visages sans les mots. Elle veut dire qu'on est trop jeunes pour boire et puis même de toute façon c'est trop tôt. Même un adulte, elle le jugerait pour boire à cette heure-là. Un adulte devrait être au travail. Un enfant à l'école. Pas de goulot qui tienne. Elle veut dire qu'on est sapée pire que comme des putes parce qu'au moins les putes ça avait un nom et une fonction claire dans la société. Qu'internet a produit des générations narcissiques qui ne pensent qu'à leur dégaine, mais qui n'ont jamais ouvert un bouquin. Elle en ouvre elle-même moins qu'elle ne balance cette punchline. On le sait, on la croise tout le temps sous des formes différentes. Il ère depuis toujours, son misonéisme au bout de la laisse. On l'inviterait bien se poser avec nous, lui expliquer que nous c'est que du live, qu'internet c'est que pour les vieux comme elle. Qu'insta c'était la génération d'avant. Que nous, on influence personne, on s'influence de tout en espérant que ça vous influence avec vos cerveaux tout pétés à 10 % là. Elle dirait : le live c'est pire. Elle le prononcerait mal comme si c'était un mot nouveau. Le liive c'est pire. C'est pire parce que moi c'était pas comme ça.

En général, ils détestent que les jeunes leur fassent l'école. Ils disent c'est le monde à l'envers et ils aiment les choses à l'endroit. On dit : « oui, justement », en retournant notre casquette. On leur recommande de faire le poirier plus souvent pour s'habituer

à demain.

Ils disent à leurs gosses que leur musique c'était de la vraie musique, leurs vêtements de vrais vêtements, eux à qui leurs parents ont dit que leur musique c'était de la vraie musique, leurs vêtements de vrais vêtements, à qui leurs grands-parents ont dit que leur musique c'était de la vraie musique et leurs putains de vêtements, de vrais vêtements, etcétera, etcétera.

Vous nous foutez le vertige.

Elle en renarde dans le canal.

La curieuse trace sa route sans dire un mot, on sait exactement ce qu'elle en pense.

Nous ne sommes ni des enfants ni des adultes et ça leur pose problème. Trop grandes pour les aires de jeu, trop petites pour la street. On se balade avec des logos, avec des slogans, on passe de la musique sur des enceintes portables, nos coupes de cheveux parlent de nos passions. Leur monde était bourré de fils, le nôtre est transportable. On est des autoportraits ambulants dont ils n'aiment pas la touche. On s'exprime en forme de manifeste. Ils disent l'exaltation c'est dépassé. Ils disent qu'on est superficiels, ils disent qu'on est cryptique, à chaque bande ses codes qu'ils ne maîtrisent pas. Le simple fait de nous croiser leur donne une moue pas belle. Ne pas comprendre ça les rend nerveux.

Ils disent : mais vous faites quoi là, toutes seules ? On peut être cinq, on peut être mille, pour eux, sans adultes, on est toutes seules. Seules et en danger, ils disent devoir nous protéger pour pas que ce qu'on compte pour demain ne leur échappe.

– Vous croyez que nous aussi un jour on sera larguées ?

– Genre vis-à-vis des jeunes du turfu ?

– Qu'on dira que les paroles de leurs chansons c'est neuneu et leurs vêtements vulgos ?

– Peut-être qu'ils écouteront des musiques inaudibles pour nous, genre ultrasons, baleines tout ça.

– Niveau sape, je vois pas comment ils peuvent aller plus loin à moins d'inventer de nouvelles matières, de nouvelles formes de corps à mettre dedans.

– Le bodypaint peut-être.

– Ringard puisque susnommé.

– Du mapping de swags maybe, tu te promènes avec un dispositif de nanovidéoprojection et tu changes de style au rythme de ta journée.

– Genre dans le futur on serait des sortes de cathédrales en fête quoi.

Elle mime une grosse boule de cristal.

– Je vois, je vois, je vois de longues tuniques en drap de laine dans lesquelles il faudrait marcher très très lentement pour ne pas se prendre les pieds dedans, velours d'une tonne entraînant encore une fois démarche statique, épilation des babys hairs et de la naissance du cheveu pour fronts gigantesques, chapels de fleurs vivantes et pourries, layering à donf pour compositions chromatiques. Dans l'idée, le turfu, ça ressemblerait au Moyen-Âge mes gueuses.

On applaudit en s'arrachant quelques mèches de devant.

Les mal-arrachées rebiquent en poils de cul.

– Et vous croyez qu'on écouterait de la musique de thé dansant quand on sera bossues ? Genre, on écoute de la musique normale, normal, et à 80 ans instantanément, passion accordéon, quête d'un cavalier pour danser la valse et nous faire tourner sur nous même jusqu'au décès.

– Bah, peut-être que l'accordéon, c'était leur musique de jeune. Y'a bien un jour où l'accordéon et la valse ont dû être un truc de gros déglingsos. C'est notre musique qui sera perçue comme thé dansant par les jeunes de bientôt. Nos soirées underground qui demain sentiront le dentier.

– Nous, à la salle des fêtes ce sera gord-trap-vino-rosso, truc dans le genre.

– Oui, mais en brique le vin, la bouteille en verre c'est un truc de darons.

*

Un rat passe enfin, la queue noircie de crasse, le poil terne et collant. Il met clairement pas d'après-shampoing. On le suit jusqu'à ce que l'ampleur de nos corps nous en empêche. Il s'est faufilé dans un trou minuscule le con. Elle y introduit trois doigts puis les retire.

On reste là où nous a menés le rat, sans rien faire d'autre que regarder le trou. Personne ne bouge. Personne ne parle. Ni nous ni le rat qui a disparu. Les minutes et les heures passent. Plus rien ne sort ni ne rentre de ce trou. Il ne se passe rien. Il n'y a rien à raconter. Personne ne s'en souviendra. Pas d'action, pas de narration. Le ciel modifie l'éclairage, on note un changement de décor, une régie lumière, plus qu'un indice sur le temps qui passe. On en oublie ce qui se produit dans notre ventre, on en oublie de faire pipi. On fixe le trou pendant des heures. On ne dit rien puisqu'il n'y a rien à commenter. Personne ne rentre ni ne sort. Le trou est toujours aussi noir qu'au début. On reste plantées là, à la vue de tous, à ne rien faire d'autre que regarder le trou dans lequel quelque chose nous a échappé. On dodeline doucement la tête sans chanson en regardant le trou. Il ne s'y passe toujours rien.

On dira plus tard que l'après-midi a été belle.

C'est de notre âge d'être des pots de fleurs. À 14 ans, on a tellement de temps devant nous qu'on peut se permettre d'attendre sempiternellement que quelque chose ou bien rien ne se passe. On reste longtemps dans des endroits où on a rien de spécial à faire. On ne s'aère pas, on ne se dégourdit pas les jambes, on ne pique-nique pas, on ne marche pas d'un point A à un point B. On est là parce qu'ailleurs c'est pas mieux. Parce qu'on a pas mieux à faire que rien. Parce qu'on estime que le temps passé à ne rien faire n'est pas perdu. On se pose là où tout le monde passe, mais où personne ne reste. Plus on ne fait rien et plus ils trouvent ça suspect.

Le rat réapparaît tard dans la nuit. On est encore là. On l'appelle monsieur.

DOn't creAte
DOn't reBel
HaVe intUition
CaN't deCide
TypicAl girls gEt upSet to quickLy
TypiCal giRls can't cOntrOl themSelves
TyPical giRls aRe sO cOnfuSing
TypiCal giRls - yOu can alWays tEll
TypicAl girls dOn't think tOO clEarly
TypiCal giRls are unPredictAble (predictable)
TypiCal giRls tRy to be
Typical giRls veRy wEll

Typical girls, The Slits, 1979

voir en multiple cette tenue, on dirait qu'elle veut dire quelque chose. Elle porte une veste nouée autour de la taille comme une ceinture, on sait très bien que c'est pour cacher son string qui dépasse. On nous la fait pas. Lui non plus, puisqu'il la renvoie aussitôt chez elle, le crevard. Plus on les regarde et plus ils nous ressemblent. Ceux qui, comme nous, ont encore quelques centimètres à prendre. Ceux qui reviennent tout neufs après chaque été. Ceux qui ont devant eux, un vaste nombre de premières fois, qui n'ont pas le permis B ni de CB. On les trouve plus sympas de loin, comme sujets plutôt que comme congénères. Après quelques commentaires émus, on quitte définitivement la queuleuleu. Définitivement again.

La fille au string s'éloigne le regard plongé dans le béton. Elle ne nous adresse aucun regard donc on la suit, sans faire aucun effort pour être discrète. De plus en plus près d'elle, on arrive à lire les inscriptions au blanco sur son sac, bien qu'elle ai une vilaine écriture, arrondie jusqu'à l'illisible. Ses mots ressemblent tous à des nuages. Yacouba, Mélia, Idrissa, Raymonda, Rihanna, Lina. Mélia est gribouillée puis réécrite, regribouillée puis réécrite. On s'en fait une télénovela.

Peut être qu'en fait Rihanna a poukave des trucs qu'avait dit Mélia à la fille au string mais en fait c'était Rihanna la mytho briseuse d'amitié. Ou bien peut-être que Mélia a prétexté changer de collègue, mais en fait non, elle était juste absente pour une longue gastro et c'était en fait pour tester son amitié et la fille au string a culpabilisé de l'avoir barrée si vite en fait. Ou bien juste c'était un pari avec Yacouba pour voir comment Mélia réagirait en fait.

La meuf a physiquement disparu. On a foiré notre filature.

On se dirige vers une boîte aux lettres oldschool à la peinture écaillée où, là aussi, des prénoms sont gravés. On se pose par terre, juste devant. Elle gratte avec son ongle en gel le peu de peinture qu'il reste. Elle sort un blanco et commence à pimper nos total looks noirs.

dodu,
miel,
crépiter,
lunule,
moufle,
colimaçon,
bidule,
glotte,
mandarine,
rusé,
chausson,
côtelette,
dodeliner,
anorak,
vulve,
blizzard,

phasme,
gouge,
antilope,
salamalecs,
mitaine,
calcul,
bouteille,
ravioli,
cuir,
brûlure,
velouté,
clapotis...

- C'est quoi tous ces mots, meuf ?
- Les mots que je préfère.
- Le son ou le sens ?
- Plutôt le son. Elle ajoute *plutôt*
- En même temps herpès c'est chaud de trouver ça beau comme mot.
- Ouais, mais en même temps, j'aime bien staphylocoque. C'est beau comme mot staphylocoque.

Elle expire entre sa lèvre inférieure et ses dents pour faire le *ffff* puis fait double claquer les *k* à en projeter de la salive genre feu d'artifice de bave. Elle ajoute staphylocoque, puis nouille. Et puis tiens salive aussi, c'est pas mal salive, c'est sexy. Puis sexy, drosophile, bouillon, galette, lotion, dalmatien, saumure, pistil, gratin, moule, siphon, coulure, manganèse, calisson, armure, chenil, volute, salmonellose, mortadelle, pluie...

On aime prononcer le *b* un peu comme un *p*. Pouteille, papiolle, prouette, prique... Et le *che* en semi-sifflant. On joue souvent avec les mots et ils trouvent ça débile. Ils disent les mots c'est pas un jeu, les mots c'est pas drôle. Ils disent les mots c'est pratique c'est tout. Exception faite si c'est tu es payé pour ça. Si tu es payé, tu as le droit de déformer les mots, mais en respectant les règles. Faudrait pas non plus que tout le monde se mette à parler n'importe comment. Quand de nouveaux mots s'incrustent dans la langue par nécessité ou par fun, ils font des réunions pour savoir s'ils les acceptent ou pas. Savoir si on a le droit de les dire.

On est toutes recouvertes de mots.

Un schlag passe et s'approche. On connaît son prénom, mais lui ne nous reconnaît pas. Tout le monde connaît son prénom, on traverse tous sa chambre. Lui nous rencontre à chaque fois. Il s'assied par terre en plusieurs fois, il est raide comme s'il avait non pas une, mais deux jambes de bois. C'est laborieux, il se retrouve maintenu par les paumes de mains, les pointes de pieds au sol, en gainage écroulé, puis plie ses jambes dans une posture de naïade branlante, pas du tout à l'aise.

- Bah alors, les p'tites, qu'est-ce que vous foutez là à c't'heure là ? Vous êtes pas

à l'école ? C'est important l'école. Faut pas déconner avec l'école. Faut être sérieux à l'école hein.

Il renverse un peu de sa bière de luxe premier prix mais à la canette dorée sur son t-shirt. À part ça, il est plutôt élégant.

– On révise notre vocabulaire, téma tous ces mots. On les classe par ordre de préférence. On en change la première lettre juste pour voir comment ça sonne. On les répète avec des voix et des intentions différentes : le plus grave possible, en aspirant pour faire une voix d'outre-tombe, avec l'accent d'un pays imaginaire.

Il prend l'air concerné d'une manière exagérée, mime soudain un prognathisme, ce qui pourrait avoir l'air foutage de gueule si c'était quelqu'un d'autre que lui. Rien de ce qu'on lui dit n'atteint son cerveau. Il dit tout et son contraire avec foi.

– Faut être sérieux à l'école hein bien écouter ses profs, faut pas déconner à l'école. C'est important de penser à son avenir hein, si tu fous rien tu l'regretteras j'te l'assure, tu l'regretteras gamine, tu l'regretteras, j'tassures tu l'regretteras hein. Faut bien les écouter ces fils de putes, non mais, sinon tu va t'égarer gamine, faut pas jouer au con, aux connes, désolé mesdemoiselles, non, mais ils veulent que des toutous, des moutons, t'as capté, et quand t'arrives pas dis-toi, ils disent t'es bête, t'es pas bête hein, t'es pas bête, c'est eux les bêtes, c'est leurs méthodes bêtes là. Parce que t'es pas un mouton gamine hein, une moutonne pardon, non, merde, déconne pas gamine. Non, mais t'façon avec leurs gadgets là, les gens ils sourient plus, ils marchent dans la merde tellement là où ils foutent les pieds, ça les intéresse pas.

Il tourne en boucle, il radote violemment. Possiblement en conséquence de tous les vents qu'il s'est pris à ses bonjours ou des bières dorées et chaudes qu'il s'enquille comme des tisanes. Il aime bien parler avec tout le monde, mais le monde aime de moins en moins parler avec lui. Tout le monde n'a pas le temps de l'écouter. Tout le monde sauf nous puisqu'on a que ça à foutre. Elle dit : c'est de notre âge de converser avec les clochards. On énumère tout ce qu'on déteste comme par exemple la condescendance, les bourgeois, les patrons, le mec à la télé avec des abdos en forme de coussin de voiture, le froid abusé, le capitalisme maintenant qu'on connaît le mot, le tarama blanc, les racistes, la pudeur, l'injustice, la misogynie, la politesse, les multinationales, les privilèges, l'école, la prison, les maisons de retraite, la fourrure, les bonnes manières, les miettes de tabac, l'hymne national, etcétera...

On fait des raccourcis. On parle un peu de tout sans vraiment parler de rien mais ce qui importe c'est l'énergie qui s'en dégage. On fait rage commune. Ce qui nous lie, c'est ce qu'on déteste. La bière est la seule chose aimée de lui qui soit connue de nous. Même la liberté, il nous a dit que, finalement, c'était pas très confortable, qu'on se pèle le cul à être trop libre. Il repart comme il est arrivé, c'est-à-dire titubant, mais plus énervé. Il frappe de son pied rigide dans un potelet métallique. Il fait genre de marcher naturellement, mais en vrai, il vient de se se défoncer le pied. Il dit que les enrégés ne ressentent pas la douleur physique.

- Ça va ?
- Bah vla aut'chose, oui moi ça va, c'est exact conasse.

Personne d'autre que nous ne ralentit le pas pour lui. Ils disent qu'on peut pas aider tout le monde alors ils n'aident personne. Ils ne décrochent pas un sourire ni un bonjour au cas où il prenne ça pour de l'aide, faudrait pas qu'il s'emballe. Les adultes sont vraiment des merdes entre eux.

*

Il y'a de plus en plus de monde dans les rues, ça fourmille, ça ressemble aux vacances, ils sont à deux doigts de manger des glaces, à deux doigts de quitter les chaussettes pour sortir les orteils. Elle dit : « c'est vendredi ». On dit : « oui, c'est vendredi » sans surenchérir l'enthousiasme, avec un peu de mépris dans la voix. C'est vendredi, FEU ! Détonation de pistolet de départ, 3 millisecondes par mètre, nuage de fumée. Première pinte.

Elle a programmé d'avoir la gueuledeub toute la journée de samedi, puisque ça lui est impossible en semaine. Il se balade sapé comme Jeannie Longo pour manifester qu'il a des loisirs, on cherche par réflexe un vélo du regard, mais même sans l'accessoire, le polyamide fluo c'est stylé. La semaine, il porte la chemise. Ils prennent chaque vendredi le train à 20h20 pour dégager de cette ville de merde qui leur file le teint gris et des chtars. Ils vont au cinéma et au musée pour avoir le sentiment d'avoir fait quelque chose. Ils mangent et boivent tout ce qu'ils n'ont pas mangé ni bu la semaine. Ils font des réserves de plaisir.

Nous, on ne fait rien de plus rien de moins. C'est notre environnement qui change. Autour de nous, ça grouille, ça s'affaire. On se faufile dans un surplus militaire dans lequel on nous regarde comme si on s'était trompé d'endroit. L'air de rien et sous leurs yeux ébahis, on enfile ce qui nous intéresse, on ajuste le bordel. Pantalon cargo, coupe ample, des poches dans des poches dans des poches, à zip, à rabat, à soufflet, à fermeture à pression. Elle lui conseille de cintrer à la taille. Ces couleurs automnales, olive, sable, foin, ça te va super bien au teint j'te jure. L'air de rien et sous leurs yeux ébahis, on sort du magasin avec de nouveaux swags appropriés, bien sûr sans passer par la caisse. Le temps qu'ils captent, on est déjà loin. *Cumulonimbus max*, on marche pas, on vole frèr.

Dans les rues adjacentes, des teenagers en liberté. C'est la file au fast food, ils trouvent ça classe de s'enfiler un plat complet au goûter, ils disent fièrement qu'ils remangeront ce soir. Ils entrent dans tous les magasins, font des essayages de trucs qu'ils s'imaginent acheter dans 10 ans. Ils disent : j'prends ça, j'prends ça ça et ça, mais de derrière la vitrine. Ils n'ont pas de portefeuille puisqu'ils n'ont rien à mettre dedans, comme nous. Ils vont dans les endroits où tout est payant pour ne rien pouvoir dépenser. C'est de notre âge d'être fauché·e·s.

Une fois, on a fait la manche juste pour voir, 50 balles izi en même pas une

heure. On était refaites puis on a croisé l'autre loustic aux jambes raides et on a eu honte. On a quand même gardé la moula. Avec, on s'est achetées des couilles de mammoth, au moins ça dure longtemps. Grave rentable les couilles de mammoth. Rentable et donc déculpabilisant.

La nuit tombe sans qu'on l'ai vraiment vu venir. On a pas saisi le dégradé, le moment où le ciel saumon se transfère sur nos joues. La nuit aligne tous les âges, profite aux vieux, profite aux vieilles, profite aux teenagers, profite aux ti-pe. Amen la nuit. On a l'air un peu moins pubères, plus mystérieuses, plus chics, tout de noir imprégné. Truc de ouf comme ta peau est nette meuf, t'as les pores serrés, on dirait du tissu. On regarde autour de nous et c'est incroyable comme la nuit est seyante. Elle dit c'est le meilleur make-up. Elle ajoute : cosmique. La nuit, toute l'humanité est en bombe. Elle dit :

– Bah ouais normal, le noir c'est seyant c'est connu.

Une canette dans chaque poche. Surplus militaire, pantalon cargo, on a prévu notre coup. Sapées comme des garde-manger, on sait allier la forme et la fonction. Eux assis à des tables, nous marchant l'œil fougueux. On picole en regardant les autres picoler. C'est évident que pour eux, le week-end, c'est quelque chose de spécial, genre un accouchement, genre un exorcisme. On ne croise jamais autant de joues roses et de dents que ces jours-là. Ça nous rend heureuses pour eux comme ça nous fout le seum. Le seum qu'ils soient excessivement heureux le chronomètre sous les yeux. Elle dit je veux montrer mes dents tous les jours, que mes pommettes cachent mes yeux, que j'y vois plus rien tellement je smile. On acquiesce.

On improvise, genre syndicalistes :

– Travaille pour une odeur de crème solaire, travaille pour une tomate-mozza sans basilic, c'est trop cher et t'façon ça moisit vite, travaille travaille travaille travaille travaille ma sœur pour rembourser le crédit, les lovés que tu n'avais pas.

On danse viteuf.

On dit :

– En plus quand ils sont en vacances tout le monde est en vacances exactement sous le même soleil.

– T'as vu, ma daronne elle est passée direct de stagiaire à retraitée.

– Le daron il est payé à être là le plus possible. À être là c'est tout, genre présent juste il lève le doigt.

– T'façon gagner sa vie c'est une carotte, ga-gner sa vie, t'as capté, ga-gner, d'où c'est l'euromillion ou chépaquoi là, d'où y'a à la gagner la vie, d'où on peut la perdre, genre déjà on peut dead c'est suffisant, pas besoin de pouvoir perdre au lieu de gagner sa vie, donnez-nous là la vie, gratuit la vie quand même c'est normal, j'vous rappelle qu'à la base on a rien demandé.

– Il paraît que les fourmis, elles respectent grave celles qui en branlent pas une, genre dans la colonie, y'a les paresseuses et les travailleuses et, les travailleuses, elles respectent grave les paresseuses parce qu'elles savent que si un jour y'a besoin de déplacer un truc grave lourd ou de faire un truc hyper compliqué intellectuellement ou j'sais plus quoi, bah, les fourmis paresseuses, elles auront tellement paressé qu'elles seront au taquet, bien plus que les fourmis travailleuses qui sont épuisées

after, on a la dalle et on est trop fracasses pour voler, on donnerait tout pour un frigo ouvert. Y'a qu'un mec qui est chaud pour nous embarquer, ses potes se foutent de sa gueule comme quoi c'est un pédof. On les suit, même s'ils nous regardent mal. On leur laisse pas le choix.

Une fois la porte ouverte, on n'a d'yeux que pour le frigo sacré, on trépigne qu'il en sorte des choses qu'on puisse porter à notre bouche. On s'entre-regarde comme on va au ZOO, la musique est à chier genre pop-rock, une guitare électrique, une voix qui fait *gnagnagna*. Putain, mais aboule la bouffe là, on a rien d'autre à se dire que des bruits de mastication, tu vois bien !

C'est clairement des adultes. C'est-à-dire qu'ils boivent pas à la brique ni dans des verres à moutarde. Il apporte enfin des trucs à grignoter comme ils disent, c'est-à-dire le dîner pour nous. Que des minitrucs : des babys carottes, des petites pousses de truc, des bretzels mini, ça fait limite maniaque et ça nous ferait presque flipper. Tout le monde a minimum une main en activité, qui plonge dans quelque chose, qui porte son verre unijambiste à ses lèvres. On a tous la bouche pleine parce qu'on a rien à se dire. Plus on a rien à se dire et plus on mâchouille. On mâchouille sur la BO de leur vie de vieux qui fait *gnagnagna*.

Ils disent : – vous écoutez quoi comme son ? Pour qu'on diffuse quelque chose auquel ils pourront dire qu'ils ne comprennent rien, classique.

Molltex, dans la vague des sons étouffés à la *Dolxil* ou *Effaclak*. La voix se mélange avec l'instrumentale. On dirait des instruments métalliques qui articulent des mots, comme si un saladier faisait des vibes. On ne comprend les paroles qu'après les avoir lues. Ça passe en deux secondes de l'ultra aigu au calfeutré. À une voix pleine de fourrure dans la gorge. Ça se danse immobile depuis l'intérieur de son ventre. Il paraît que ce son aide à digérer.

Il n'ose pas rire ouvertement, on voit seulement ses narines gonfler, des veines apparaître sur ses tempes. Il repioche un embryon de carotte. Ils disent vos chanteuses, vos groupes, ils ont des noms de médocs.

Ils sont très paroles. S'il y a un mot qu'ils ne comprennent pas, au lieu d'en chercher la définition, ils disent que ça ne veut rien dire en ricanant. Ils sont très technique. Ils veulent surtout pas que n'importe qui devienne musicien. Ils disent faut du talent c'est la base. Le talent c'est le solfège. Nous, le talent, on s'en balek du moment que ça fait onduler le bassin.

C'est le vrai blanc. Ils piochent les deux mains à la fois pour ne pas le souligner. On dirait une réunion de boulimiques.

Sans qu'on ait rien demandé, ils nous listent spontanément tous leurs boulots. Il dit qu'il a inventé son propre métier. Il dit que les créatifs auront le monopole du marché du travail, mais les créatifs-actifs, hein, pas les créatifs-feignasses. Il dit que le futur, c'est inventer des besoins aux autres pour assouvir ses propres nouveaux besoins.

Alors ils vendent ce qui était gratuit. La bouffe moisie que pouvaient chaparder les pouilleux dans les poubelles devient une box-récup- petipri qui finira sa putréfaction dans un frigo-bijou en compète avec le clacos au lait cru de nos régions. Ils inventent des applis pour vendre ce qu'hier tu donnais, pour traduire les ronronnements des chats, parce qu'ils veulent dire quoi avec leur larynx de merde bordel. Ils inventent un comparateur en plateforme de livraison à emporter. Un générateur d'excuses. Un scan pour connaître les prénoms des passants. Un truc qui mêle amour et immobilier, genre double date séduction-notaire, si tu me kiss on investit cash dans la pierre. Ils trouvent que l'argent est plus savoureux quand c'est du temps transformé, ils ont aucun problème à faire de la figuration. On leur répond que le futur c'est no job, nous embrouille pas avec tes boulots éclatés là. Nous l'argent bourgeonnera à partir de rien, le temps ce sera rien que le temps, ce sera rien qu'à nous. S'ils donnent de l'argent en échange de trucs moisis, ils donneront bien de l'argent sans avoir à se farcir les trucs moisis en échange.

Dans ton frigo blanc tu préfères une pomme gâtée ou pas de pomme ?
Une pomme vérolée ou pas de pomme ?
Une pomme putréfiée ou pas de pomme ?

À nouveau, on beugle comme des velles :

– POUR GAGNER PLUS NE TRAVAILLEZ PLUS ! POUR GAGNER PLUS NE TRAVAILLEZ PLUS ! POUR GAGNER PLUS NE TRAVAILLEZ PLUS ! POUR GAGNER PLUS NE TRAVAILLEZ PLUS ! DES PRIMES POUR, LES FOURMIS PARESSEUSES ! DES PRIMES POUR, LES FOURMIS PARESSEUSES ! DES PRIMES POUR !

On se casse sans remercier, quelques denrées dans les poches. Encore bien joué le surplus militaire, le pantalon cargo. C'est de notre âge d'être impolies.

On décide de squatter l'immeuble pour la nuit, on s'entasse dans l'abri à vélos. Les vélos sont à l'abri, certes, nos jambes débordent. L'avantage quand on dort dehors c'est que personne n'a à lever son cul pour aller éteindre la lumière. Dans l'obscurité, entre deux cadres métalliques, une pédale et trois jambes, on termine la soirée sur quelques mots sans savoir exactement qui parle. À voix basse nos timbres se confondent. Quand l'une dit quelque chose, l'autre enchaîne avec fluidité. À s'écouter sans se voir, on finit par s'endormir sans terminer notre phrase.

*

Une roue bute sur son bras et insiste. On ouvre simultanément les paupières, le soleil nous arrache les yeux. Une jeune-vieille force pour sortir sa bicyclette, elle nous crie dessus, mais nos oreilles ne sont pas encore opérationnelles. On crie en sons, pas en mot, un morceau de peau coincé entre les rayons et la fourche. On chope le vélo et le balance à la gueule de la forceuse qui part en hurlant qu'on est des malades ou un truc du genre, la larme à l'œil, la rouspéteuse.

Maintenant on est réveillées. On échange nos sapes pour se rafraîchir. Avec nos tailles, avec nos poids, avec nos peaux rien à voir. On dirait pas du tout les mêmes

vêtements. Un bermuda devient un short dans son gros cul. Sans boobs à mettre dedans, ce qui lui faisait un t-shirt devient une robe. Le beige ressort mieux sur sa peau brune. Le kaki matche avec ses yeux café foncé.

Avant de partir, on pisse sur une rangée de paillasons.

Y'a plus de toilettes publiques et puis, fallait pas nous chercher. C'est de notre âge d'être un peu crades. Comme on est pas bien fraîches non plus, on va pas bien loin. On se pose dans un square, on grimpe en haut du toboggan. Les enfants petit-déjeunent chez eux donc on prend leur place. On se sent empouvoirées de se trouver ici. À l'endroit même où nos parents paniquaient dès qu'ils nous perdaient du regard. Cette fois-ci avec nos propres règles, c'est-à-dire sans.

Elle dit que sur ce toboggan, elle s'est râpé le menton à cause d'un bolos qui a foncé alors qu'elle voulait savourer sa descente. Elle dit :

– Vous avez remarqué qu'on ne se râpe plus autant qu'avant ?

Les premières familles arrivent. On hésite entre laisser la place aux kids ou leur faire des doigts.

On trace vers autre part, en tapant quand même un goûter dans un sac à dos serti d'oreilles de tigre. Des gâteaux moelleux et marbrés en forme d'ours à grosses pattes. On se dit que c'est tordu de faire des trucs à manger en forme de trucs qui se mangent pas. Personne ne salive devant un ours brun in real life.

On sort du centre-ville pour rejoindre une zone commerciale en périphérie, car nos poches sont vides. En gobant les miettes, elle a même avalé un p'tit bout de mouchoir en papier. On a mis nos poches à l'envers en signe d'appétit, en signe de protestation. On frôle les voitures, on les caresse du bout du doigt pour entendre les différents sons de klaxon.

Parking monumental, govas à perte de vue. La moindre place est prise, le reste des voitures tourne tout autour genre boring-manège. On guette les allers-retours de caddies vides, de caddies pleins comme les anciens regardent la télé. On se pose dans le sas, là où chaque paroi transparente possède une porte automatique, on ouvre grand les yeux.

Ils ont tous sorti leurs têtes du samedi. Des yeux vitreux, des bouches pâteuses, des leggings à empiècement, un combo jogging-mocassin, des sachets de viennoiseries, putain des Crocs à talon, c'est pas tous les jours, des casquettes publicitaires, des teints post-baise matinale, un caddie en tartan, pas mal de brassards pour téléphone, des sneakers pas ouf, v'la les sacs en papier remplis prêts à se trouver.

Il porte deux sacs, chacun à bout de bras ce qui lui fait faire de tout petits pas, ridicules, mais touchants. Il est tombé sur le caddie qui roule mal, celui qui, selon lui, change de direction tout seul. Elle porte un sac qui commence à se fissurer sur ses avant-bras pliés et certainement rougis, juste au-dessous de son regard. Ils puent la galère, on bouche le passage. Il dit : « mais putain, traînez pas ici les traîneuses ».

On lui dit qu'on dit traînées et pas traîneuses. On plaque nos visages contre l'une des parois vitrées pour se faire des nez de cochon, on en imite le bruit. On découvre le goût de la vitre, celui du pshit-pshit. On se surprend à reconnaître le goût du détergent auquel on a pourtant jamais goûté.

À voir passer toute cette bouffe, on a de plus en plus envie de l'ingérer. On se fourre entre deux voitures sélectionnées pour leurs hauteurs significatives. Discrètes et prêtes à surgir, on attend une proie qui ne tarde pas à arriver. Il dépose ses sacs gavés dans le coffre qu'il laisse ouvert pour aller encastrier son caddie dans un autre caddie, lui-même encastéré dans un autre caddie. Il se dit qu'après tout, c'est juste à côté, il ne va pas fermer à clé, il n'est pas parano. Il récupère son jeton, retourne à sa vago.

Le coffre vidé, il regarde autour de lui, mais on est plus basses qu'une portière. Il regarde autour de lui encore et même dans le ciel au cas où. Il ne sait pas comment réagir à cet événement, il ne connaît personne à qui ce soit arrivé, pas même sur internet. Il reste un moment assis dans sa voiture sans réaction appropriée puis démarre et s'en va. Une autre voiture prend aussitôt sa place.

On déverse le contenu des sacs en papier pour avoir une vue d'ensemble, on se sépare de tout ce qui doit être cuit. Il ne nous reste que des desserts en pot et quelques pommes, parfait pour immédiatement. On les gobe puisqu'on a pas de couverts, on les lèche avec l'avant et l'arrière de la langue, on y enfouit nos nez pour racler dans le fond. En montée de sucre, on se redresse, papilles fongiformes activées.

On quitte notre planque pour zoner en mode scélérites dans les rayons. On se sépare pour être moins ostensibles. Rayon tise, rayon make-up, rayon entremets, on trouve de la place pour tout ce qui nous fait de l'œil. Encore une fois, bien joué le surplus militaire, le pantalon cargo. Iels remplissent des paniers, on s'en fout plein les multipoches, avec tant de naturel que ça nous rend invisibles.

Elles ouvrent différents paquets de biscuits et improvisent une dégustation pour être certaines de chouer les meilleurs. Elles font leur toilette et se maquillent au rayon hygiène, elles ont cru que c'était une salle de bain. On se retrouve après avoir esquivé les caisses. Elle a un peu forcé sur les provisions. Les briques de vin, les paquets de gâteau sous ses vêtements lui donnent une forme cubique, elle a pris par hasard que des produits rectangulaires.

Elle dit : – merde, le vigile nous regarde chelou. On tourne la tête, il fonce vers nous. Parties pour courir à fond, son corps de maquette la freine. On s'agenouille toutes pour la soulever allongée au-dessus de nos têtes. On fonce sur le parking en la portant dans les airs, genre procession burlesque. On pousse des cris dont on ne sait s'ils sont provoqués par la peur ou la joie. On dirait un spectacle, non, plutôt un film, un girls-movie-teen-movie-happy-movie, on est complètement surex, on ne suit aucune direction particulière. Soudain, il s'arrête net alors qu'on pourrait continuer. Nos poumons sont tous roses, les siens, forcément plus dark. Au bout de

nos bronches bourgeonnent des fleurs de printemps, au sommet de l'endurance qu'il a perdu. On la repose sans élégance. On lui balance un dernier cri au loin ainsi que quelques gestes obscènes et déplacés au cas où ça le relance. Il a définitivement lâché l'affaire, il ne nous regarde même plus. On en déduit qu'il est vexé.

– Mais quelle feignasse ce mec putain.

On se pose entre deux nouvelles voitures encore chaudes. On se love contre leurs douces carcasses comme si c'était des plaids. Chacune extrait religieusement son butin de sous ses vêtements : fard à paupières chromé, crousticroc choco, bloc de gruyère sans trous, gel douche senteur pâte sablée, gloss mentholé, rouleau de PQ interminable, pain de mie impérissable, chips saveur entrée-plat-dessert. On dit « c'est sheitan » puis on consomme goulûment. Elle lui purlèche les lèvres après le gloss, elle dit : « c'est fresh », elle dit : « meuf fais gaffe tu va t'empoisonner oui, ça donne le cancer ce truc ». C'est de notre âge d'être contradictoire. Elle dit : « bop, le cancer c'est dans longtemps ».

Une meuf hors sujet passe, une boîte de sardines sans arrête dans la main. Elle croit qu'on a touché son rétro. Elle dit très exactement :

– Vous avez touché mon rétro.

– On a pas touché ton putain de rétro, c'est bon là, laisse-nous chiller sous la fièvre des pots d'échappement. Tu vois pas qu'on est occupées.

Elle dit ça en croquant à pleines dents dans le gruyère donc de manière moins audible et plus désinvolte. La meuf HS dit :

– Il était pas comme ça, il était de profil, là, il est de trois quarts.

Elle dit :

– De toute façon, sortez de là, c'est pas une aire de pique-nique.

On se lève synchronisées et répondons de manière à ce que notre haleine lui brûle le visage :

– Tu veux dire qu'on ment ? C'est ça ? On ment ? Tu nous traites de menteuses ? T'as dit on était des menteuses ? C'est ça ? Menteuses c'est ça ?

On répète la même phrase en canon avec tout un tas d'intonations plus agressives les unes que les autres. On ondule du poignet comme des divas pour lui montrer les paumes de nos mains. On se pousse les unes les autres pour être le plus proche possible de l'embrouille, autrement dit du visage de la meuf. Elle ouvre sa portière en appuyant sur un bouton, se jette sur son siège et démarre. On refait le coup du nez de cochon sur ses vitres, sur son pare-brise. On reste un certain temps accrochées à sa vago, les faces déformées. On rit tellement fort qu'on fait peur.

Ils veulent qu'on pique-nique sur des aires de pique-nique, qu'on paie ce qui est payant, qu'on dorme allongées côte à côte dans des lits comme si c'était évident. Ils disent : c'est évident, ça a toujours été comme ça. Tout le monde a toujours pique-niqué sur des aires de pique-nique et pas ailleurs. C'est naturellement sur les aires de pique-nique qu'on pique-nique. On dit que c'est pas parce qu'on nous a dit que c'était comme ça qu'on pique-niquait jadis qu'on pique-niquera aujourd'hui et demain. On pique-nique donc partout sauf sur des aires de pique-nique exprès. Nos ventres rebondis, on se demande qu'est-ce qu'on pourrait bien faire maintenant

que tous nos besoins sont assouvis. On caresse quelques pneus, on en apprécie les reliefs. Elle y colle son nez pour mieux respirer l'odeur du caoutchouc. Vous saviez que c'était une plante avant d'être un pneu ? Jure.

On marche et démarche vers le centre-ville. La route est notre catwalk. On croise quantité de lieux auxquels on fout des zephs, c'est-à-dire qu'on ne rentre pas. On pourrait rentrer, on ne rentre pas. On les longe comme de simples murs en crépi. Elle s'arrête sans qu'aucune parole ne précède son geste, donc on se culbute. Elle a envie d'entrer dans une bibliothèque pour y renifler quelques pages. Parmi toutes les odeurs, elle aime tout particulièrement celle du papier.

*

Une femme cherche la chaleur près des plus gros livres, dictionnaires et encyclopédies font office de duvet. Un homme plein de poils sur le visage ronflote dans le secteur des petits livres aux pages en carton épais, c'est-à-dire pour les kids.

Personne ne vient ici pour emprunter des livres. Personne ne vient ici du tout, sauf eux, sauf nous, zonards, zonardes. On compare les odeurs selon les années de publication, on lit quelques quatrièmes de couverture, on essaie de tourner le plus rapidement possible les pages.

Elle dit : – franchement, on pourrait naître avec quelques livres en réserve déjà lus de naissance dans nos têtes, genre pas beaucoup, une dizaine, et on pourrait les effacer si on les kiffe pas parce que là putain la flemme. On dit Zola, Duras, Flaubert tout ça ils étaient plus intelligents que nous et tout, mais vazi eux, y avait carrément moins de livres à lire, entre temps les gens ils en ont écrit je sais pas combien et nous, faudrait qu'on les lise tous donc. Mais on a pas le temps ma sœur ! Eux à l'antiquité, ils pouvaient tout lire, même des trucs de merde, ils prenaient tout ce qui passait, c'était rare les livres j'te jure. Nous, faut déjà choisir quelle période, quel style tout ça, non sérieux, la flemme. Choisir, ça prend déjà deux heures alors trouver un endroit calme et rentrer dedans. Imagine si en plus tu as fait le mauvais choix et tu dois tout recommencer ...

Elle dit que les années 2000, ça remugle le 19ème. Les types sont restés québlo en brun avec leurs mots pleins de fleurs et de voie lactée à l'haleine de sky. Ils écrivent avec les mots de la génération précédente. Ils usent des phrases comme du costume trois-pièces, pour se grandir, pour être compris des adultes. Franchement, lire, j'aime bien l'idée, mais y'a du tri à faire. Si vous voulez être lus au moins brossez-vous les dents quoi. C'est vrai, ça se voit les écrivains ils puent de la gueule.

La bibliothécaire nous chute plus fort qu'on parle, ça fait partie du folklore. On continue de respirer quelques pages. Dommage collatéral, on en extrait quelques swags.

Manches longues en coton blanc près du corps comme Octavia, une rangée de boutons pression trace un chemin de la gorge à la poitrine. Un sac de bowling, des

lunettes ovales.

Casse la démarche comme Virginia, robe en tissu épais, occultant. Les roses imprimées cherchent à devenir autre chose que des roses. Quelques dentelles remontent le long du coup comme si elles étaient vivantes et voulaient dévorer le visage. Les cheveux sont divisés en deux parts égales pour venir cacher les oreilles vers un chignon bas.

Perfecto noir comme Kathy, cette fois la rose dans le dos est piquante. Elle remonte ses manches pour montrer ses épaules. Elle fait pendre des tas de trucs à ses oreilles. Ses cheveux sont presque ras, elle porte un large bandeau, imprimé léopard, même s'il n'y a pas un cheveu à retenir.

Des matières épaisses dans lesquelles on pourrait faire des rideaux, les vêtements les plus petits sont mis par-dessus les plus grands. Comme Gertrude, un nœud de foulard ou un bijou sur la poitrine pour attirer l'attention. Les cheveux très courts, un caniche à poil long sous le bras.

Manteau qui gratte dedans comme dehors, un trou de chaque côté de la bouche comme Hélène. Avec un tel visage, le marron devient espiègle. C'est de ce genre de maîtresse dont rêvent les enfants.

On se sape comme des personnages, version choure et récup, collection tout de suite. On compose puis on pose en héroïnes anachroniques. Nos mots seront beaux comme dans vos pages puisqu'on les complète, puisqu'on en invente de nouveaux. On regarder passer les gens, on invente une biographie par visage. Elle dit que tout le monde a été un bébé un jour, elle le jure alors que personne n'en doutait. Elle dit qu'ils ne voient qu'à travers leurs propres yeux. Elle dit que nos yeux sont alignés alors que les leurs sont plus ou moins hauts, qu'ils ne voient pas la même chose les uns et les autres, que pour se comprendre c'est galère. Elle dit qu'on a de la chance d'être cinq plutôt que une. De partager exactement le même point de vue, au millimètre. Ils n'ont personne pour témoigner de ce qu'ils voient à leur hauteur alors ils écrivent des livres. Ils loupent ce qu'il se passe car ils écrivent ce qui s'est passé. Nous, on savoure le moment, intenses comme des quatrièmes de couvertures. On se couche en plein jour pour se réveiller au milieu la nuit, c'est notre côté romantique.

*

Les yeux collés, on se meut dans la nuit comme des zombies-girls. On entend des voix sans distinguer aucune silhouette. Les enseignes clignotent, les décors en carton bougent comme s'ils étaient ouverts, genre Las Vegas. Elle y jette le premier truc qu'elle trouve par terre, car le gaspillage, ça la flingue. Les emballages en papier ne cassent pas les vitres, elle ramasse son projectile, car la pollution, ça la flingue. On se déplace en fonction du son comme des dauphins, la tête la première. Parfois, il résonne, parfois, il s'étouffe. On est chaudes, on est froides, puis chaudes, puis froides, puis chaudes. On brûle.

Les yeux baissés, on démêle des silhouettes de la nuit, des jeunes dans le palais des rats. On prend un escalier qui sent fort la pisse. Les quais, c'est des jeunes et des rats donc de la pisse de tout ce monde. Moins il y a de monde, plus on est

polies, chaque groupe nous salue. On a l'impression d'arriver chez quelqu'un. Ils se soûlent au bord de l'eau pour pimenter leur ivresse. Chaque bande a la même anecdote à raconter, celle d'une connaissance qui, une nuit, a failli se noyer. Tous la racontent avec le même sourire inadapté.

On partage le même goulot qu'une première bande, leur liquide est trop sucré, une vraie boisson de teenager. Elle dit qu'on dirait du shampoing. Elle dit qu'on dirait du déo, du produit pour masquer l'odeur du caca. On explose de rire en recrachant tout entre les dents, ça fait geysier. Elle dit : « bordel, ça me coule du nez, ça me fait pareil que boire la tasse ». Iels disent que si c'est pour cracher dans la soupe, on a qu'à aller voir ailleurs. Ce qu'on fait sur le champ.

Différents groupes sont posés le long des quais, dans la longueur. On a l'impression de faire un vide grenier, de visiter différents stands. La plupart sont ok pour partager la boisson, même un peu trop ok pour donner envie de s'y joindre. On aime pas leur enthousiasme. On longe le canal comme des touristes, à la recherche du meilleur rapport qualité-gratuité. Soudain, on remarque des ombres sur la pierre. Projetés, les doigts ont l'air deux fois plus longs, genre cinéma expressionniste allemand. Des ondulations du poignet, des stops bien secs de la paume de la main, inattendus et parfaits, club lip-sync on se reconnaît.

Le goulot au fond de la gorge, c'est notre façon de se saluer. De glotte à glotte, c'est la nouvelle bise. Ils portent deux fois moins de tissu qu'au collège, ils brillent sans paillettes. On reprend en cœur sans introduire, sans se demander comment ça va. On connaît la réponse d'avance. C'est de notre âge d'être tourmentés.

POUMAYÉPOUMAYÉ GOGOW POUMAYÉ GOGOW

Chaque syllabe correspond à un coup de reins.

POUMAYÉPOUMAYÉ GOGOW POUMAYÉ GOGOW

POUM c'est cul dehors poitrine en avant

AYÉ c'est contraction nombril teucha

GOGOW ondule hula-hoop côté devant côté côté

PUUUULL UUUPPPP

Il paraît que les culs ont sacrément évolué ces dernières années.

POUMAYÉPOUMAYÉ GOGOW POUMAYÉ GOGOW

On se cogne les hanches au point où ça fait vraiment mal en fait.

On ne dit rien pour ne pas salir l'intensité collective du moment. C'est de notre âge de ne pas savoir d'où viennent les griffures et les bleus. Elle dit :

– Franchement, j'ai reconnu la vibe de vos poignets avant de reconnaître vos têtes. Pourquoi au collège vous êtes pas satinés comme ça ?

Ils disent qu'il n'y a pas moyen de se laisser commenter. Le physio ne peut pas nous demander de cacher nos poignets donc on les montre à outrance. Chacun ses stratégies avec le règlement. Si les ventres, les genoux, les gorges, les fesses ça déconcentre, on gesticule comme des malades avec nos poignets pour tester la suite dans leurs idées. Voir s'ils interdisent les bracelets parce que ça fait gling, parce

que le doré se reflète au plafond, détourne les regards. Ils humectent leurs lèvres pour former des O, pour coincer leurs langues toutes chaudes entre deux rangées de dents. Ils meurent de chaud pour pas montrer leur épiderme exprès. Elle dit que manger une banane en public la rend mal à l'aise. Il paraît que dans plusieurs établissements, on a interdit le stylo quatre couleurs, on a interdit le chandail bedaine.

*

Prises dans notre délire lyrico-littéraire-sucré, on s'est endormies à l'endroit même où il ne vaut mieux pas être vulnérables. On a pris ce centre-ville pour notre chambre. On a baissé la garde. Résultat, elle sent l'air frais sous ses orteils. On réalise qu'on est pieds nus.

— VA CHIER PUTAIN, LES CREVARDS, C'EST PAS VRAI, PUTAIN, NON, MAIS QUI FAIT ÇA, BORDEL DE MERDE NON MAIS SÉRIEUX QUOI, C'EST SUR-ABUSÉ

Plus aucune n'a de chaussures, envolées les Cumulonimbus max, putain mais les jaloux quoi.

Quelques enseignes lumineuses empêchent la nuit d'être complètement noire. Pas un pas, pas le son d'une voix, pieds nus. On se met debout, la voute plantaire directement au contact des pavés, certaines pierres sont sur mesure, d'autres nous mutilent. On dit toutes en même temps qu'on est au bout de notre vie alors on dit *chips* toutes en même temps puis on golri toutes en même temps. Puisqu'on parle toutes en même temps, on se fait dépouille toutes en même temps. Notre seum est éphémère puisqu'on se sait instantanément parfaitement comprises.

On marche comme si on avait pas fait usage de nos jambes depuis un moment, comme quand on quitte sa serviette à la plage pour aller se rafraîchir dans l'eau, traversant les cailloux en pointe, le sable brûlant. Elle dit : — j'en veux personnellement à ce centre-ville, venez on s'arrache. On commence à dauber. On a besoin d'un bon bain. Nos veuch ne font plus qu'un façon playmobil pour celles qui ont le cheveu gras, façon monolocks pour celles qui ont le cheveu sec. Va pour la plus grande baignoire, car y'a du taf. Dix jambes instables et crasseuses, donc déjà en chemin vers la nationale, prêtes à tendre le pouce. On dira de nous qu'on ne se lave que dans l'eau de mer, c'est notre secret de beauté.

Avant de lever le pouce pour alpagner une voiture, on improvise une manuc' à la chaîne. Chacune se concentre sur l'ongle de sa voisine. En forme d'amande, en stilleto, en carré mais arrondi, on lime avec ce qu'on trouve, c'est-à-dire des pierres, qu'on frotte comme si on s'apprêtait à découvrir le feu. C'est pas parce qu'on pue qu'on peut pas être soignées.

La fOlie des grandEurs des filLes d'aujOurd'hui
C'est comMe un mAl de cœuR dans un aViOn taXi
C'est cOmme un pOudrier aVec une miTraillEuse
JeTé sur canApé ou zOne danGerEuse
C'est le fOurrEau bleu-nOir d'un appAreil phOtO
Au fOnd d'un uRinOir dans un quArtier prOI
Un bOuillon de 11 heUres et des oNgles veRnis
La fOlie des gRandeurs des filLes d'aujOurd'hui

Les filles d'aujourd'hui, Brigitte Fontaine, 1984

Le jour se lève, de plus en plus de voitures passent, on est toujours au bord du fossé. Une fourgonnette blanche ralentit, on s'approche. Elle demande, enfin plutôt dit :

– Vous avez vu le tueur qui a gardé une collection d'oreilles ? Il attendait d'en avoir plein pour les manger avec du lait comme des Mielpops là, bah il avait une fourgonnette blanche.

Elle dit que c'est toujours une fourgonnette blanche.

Elle dit :

– Détrompez vous, c'est justement parce que ça fait traquenard que c'est safe.

Elle dit :

– Non, mais c'est vrai, les killeurs aussi doivent bien se renouveler, j'suis sûre que des fois ils rodent en Mini Cooper pour tromper leurs cibles.

C'est donc presque sans hésiter qu'on se glisse à l'arrière, y'a de la place pour cinq cadavres. Il n'y a pas de sièges, juste quelques outils qui bringuebalent. On peut se mettre dans la posture qu'on veut, c'est comme une pièce vide qui bouge. Le conducteur à l'air à peine majeur, il ne nous regarde pas dans les yeux. Peut-être parce qu'on en a trop, d'yeux. Personne ne nous regarde jamais dedans, toujours de haut en bas. Il ne fait aucune remarque sur le fait que nous sommes pieds nus. Il croit à nos chaussures invisibles.

On regrette nos Cumulonimbus max. Elle dit : « moi aussi, elles me manquent » avec un peu d'eau dans les cils. On en carottera de nouvelles promis. On dit : « Cumulonimbus ou pieds nus, aucune autre paire n'a la même apesanteur ». On molarde en un même point pour solenniser. C'est de notre âge d'être des putains de lama.

On aperçoit furtivement le visage du conducteur qui se retourne, il nous parle, il nous gueule dessus même, mais avec tous les bruits métalliques, on n'entend rien dans son vieux fourgon là. On sent qu'on ralentit pour bientôt se garer, mais sans fenêtres on ne voit rien. La portière s'ouvre sur une aire d'autoroute, il nous jette là en disant qu'on est des grosses dégueulasses. Il dit : « le respect, il est mort ». On nous dit ça tout le temps. Le respect, il est mort again.

Il redémarre, elle sort un couteau à enduire de sa poche. Elle dit : « cheh ». Un rien nous donne le sentiment d'avoir l'ascendant en toute situation. Elle dit : « j'adore les aires d'autoroutes ». Elle dit : « on va pouvoir chier dans de vrais toilettes, youpi ». On avance vers la porte automatique. Le vigile agite son index comme un essuie-glace.

Il dit :

– Dégagez les clochardes, vous rentrerez jamais pieds nus.

On lui dit :

– Vazi parle autrement, c'est que des pieds, t'as les mêmes sous tes chaussettes, fais pas l'bonhomme, j'suis sûre t'as un ongle incarné.

Il dit :

– Cassez-vous.

On répète *cassez-vous, cassez-vous, cassez-vous* en restant face à lui bien sûr. Elle tente une voix jazz : *Casssssseyyyy viouuuu*, on surenchérit sur un scat improvisé : *SKAKAKA SSÉ VIOUUUUUU SKAKAAKAKAKAKA SSÉ VVIOUUUUUU* Ça se voit qu'il préférerait qu'on l'agresse plutôt qu'on groove. Il ne sait pas trop comment réagir alors il met ses mains dans ses poches. Les gens qui passent retiennent leurs sourires, mais ils sont grillés. Son stoïcisme, notre d'enjaille, de l'extérieur c'est lui la brute.

Deux yeuves s'arrêtent pour nous défendre. Ils disent :

– C'est quoi le problème avec les gamines ?

Grand contre petites, ils n'ont pas besoin d'en savoir plus pour être dans notre camp. On dit qu'on voulait juste faire pipi en faisant en sorte que nos yeux soient les plus ronds possibles, genre Disney. Ils nous prêtent leurs tongs pour qu'on aille pisser deux par deux. Ils nous demandent qu'est-ce qu'on fait là, pieds nus, si loin de nos pantoufles. On dit qu'on est pressées de voir la mer, que comme ça, on est prêtes à mettre les pieds dans l'eau. Ils trouvent notre impatience poétique, leur peau rosit. On montre nos pouces sculptés et ils disent qu'ils seront évidemment la prochaine voiture. Ils ont un camping-car comme on en a connu qu'en plastique fragile. On a bien fait de cracher dans le fourgon ripou, nous voilà surclassées.

Ils se remettent pas de cette histoire de pieds, ils la ressassent. Ils disent qu'on ne peut plus rien faire, société hygiéniste de mes deux *tatata*, avec leurs semelles pleines de merde, leurs bouches pleines de merde, après c'est nous les crasseux, pour elleux, tu montres un téton, un talon c'est de l'exhibitionnisme *tatati tatata*, si la nudité, ça les rend mal à l'aise c'est leur problème, personne n'est né endimanché, *tatati*, puis de toute façon toute la maternité a vu ta bite, les textiles c'est des fachos, à peine ils mettent un slip, ils se sentent tout puissant.

On comprend donc au fur et à mesure de leur flow lamentatoire et engagé qu'il s'agit d'un couple de nudistes militants, autrement dit, le contraire de nous, mais on respecte. Elle dit que c'est d'ailleurs un style en soi d'être nu, genre minimal-radical. T'imagines au collège ? Y-a des collèges nudistes, madame ? Ils nous déposent à l'endroit exact où on voulait être. En les quittant, on remarque la collection d'autocollants à thème : *KEEP CALM AND GO NUDIST, NO TAN LINES, LIFE IS SHORT BE A NUDIST, NUDISTE DE OUF ET OF COURSE NUDISTES À BORD.*

*

Nos pieds déjà nus nous font gagner du temps, on passe le sable aussi vite qu'un pédiluve pour s'enfoncer dans l'eau toutes habillées. On boit la tasse volontairement. Longtemps qu'on avait pas goûté le sel, depuis qu'on est affranchies, on ne mange presque que sucré.

On s'entre-masse de la paume de la main pour célébrer le grand bain, nos pattes de grenouilles battent pour ne pas couler. Elle dit que l'eau de mer fait vraiment de beaux veuch, c'est con que les poissons soient chauves. On se plaît à regarder au loin et à ne pas savoir où ça s'arrête. À l'unisson, attirées vers le fond, les abysses

nous aimantent et pourtant, pas moyen de toucher le grand fond du bout de l'orteil. On y rencontre des textures, visqueuses, piquantes, soyeuses, collantes, spongieuses. On leur dit : « enchantées ». On sort de l'eau une par une pour rejoindre la rive, recouvertes d'étoffes plus ou moins comestibles, c'est défilé.

Des assemblages d'algues rouges, vertes ou brunes.
Elle brille en caulerpa. Trop fraîche en taxifolia.
Fucus vésiculeux printemps-été. Laitue de mer moulante.
Wakamé suggestif, goémon blanc contraste goémon noir.
Fracture de la rétine. Apothéose quand,
soudain, une anguille autour du cou,
elle demande comment la nouer,
boucle unique, moderne ou col roulé.
Ralenti.

Dans le sable, on commence à modeler notre utopie, à en tracer les frontières du doigt. Elle dit :

- Ouais, mais c'est dommage.
- C'est dommage quoi ?
- Les frontières là, c'est dommage.
- C'est con qu'on puisse pas respirer partout, je veux dire sous l'eau et dans les nuages genre. Pour notre monde, il nous faudrait un casque à respirer partout, un respirator.
- Je mets des murs pour qu'on puisse poser everywhere, des murs sans rien derrière parce qu'il ferait toujours doux. Ce serait genre des sortes de fond vert, mais de toutes les couleurs pour tous les teints.
- Tu fais quoi là ?
- Elle trace des courbes sinueuses en bordure de la pulpe de son doigt.
- Bah peut être que la terre elle est pas ronde, elle est pas plate, of course, elle est en forme de haricot qui sait.
- La bouffe, elle serait sur des étagères, quand on fabrique un truc à bouffer, soit on le bouffe soit on le met sur l'étagère et qui a faim le mange.
- Merde, ça s'écroule.
- C'est un truc de zadiste ça, déjà vu. Non, plutôt la bouffe, on pourrait la troquer contre d'autres trucs qu'on sait faire. Tout le monde saurait faire un truc de ses mains, des sapes, des meubles, de la bouffe, des massages, de la mécanique et tout s'échangerait à la même valeur, la valeur des mains.
- Genre un meuble égale une pomme ? Un meuble égale un pommier au moins abuses pas.
- C'est la fin des manucures ton truc.
- Non, mais ça doit pas être si compliqué. De quoi on a vraiment besoin ? De manger. On pense d'ailleurs tous qu'à ça. Tout le monde à qu'à savoir faire pousser de la bouffe aussi. À l'école, on apprendrait à faire pousser de la bouffe et à la transformer pour qu'elle soit délicieuse.
- Ah parce qu'il y aurait une putain d'école dans notre monde wonderfull ?
- Une école oui, mais de bouffe, sérieux la bouffe c'est la base non ?
- Une école chill, dans laquelle tu peux aller et venir.

- _ Où les élèves seraient payés.
- CAP cuisine pour toustes.

Elle modèle une architecture ouverte qu'elle tasse avec un peu d'eau.

– Une école qui répondrait à nos questions, genre pourquoi y'a des arbres ils ont des sortes de brocolis dans leurs branches, pourquoi les animaux à longs poils ils crèvent pas de chaud hein, pourquoi l'heure et depuis quand les jours tout ça tout ça quoi. Répondre à nos questions ce serait la fonction première de l'école, elle serait d'ailleurs en forme de point d'interrogation.

Tout s'effondre, mais c'est pas grave, on recommence notre monde-golem.

– T'façon toutes ces architectures, j'étais pas sûre, ça prend v'la la place et après t'as plus que des périmètres trop étroits pour circuler, c'était étriqué. Puis, t'as vu c'est trop pas solide, un coup de vent et t'as tout perdu ton école-questionnaire. Si on mettait tout dans des trous ?

- C'est grave dangereux, tout le monde aurait les chevilles bleues.
- Ouais, mais c'est marrant à faire.

On termine en faisant un pâté de sable. En lui donnant un nom, on a qu'à dire que c'est chez nous et que donc c'est mieux. On s'allonge dans le sable observant les évolutions lumineuses du ciel. Le soleil se voile, les algues ne tiennent pas suffisamment chaud. On s'amoncelle les unes sur les autres pour former un seul corps dont seuls nos bras et jambes dépassent. Vingt tentacules avec lesquelles on essaie de se déplacer. On pousse sur nos tempes pour changer de couleur, on devient toutes rouges, certaines extrémités violettes. On remonte comme ça de la plage jusqu'à la route, on croise du monde qui ne sait pas quoi dire.

On se cramponne à un étal de fruits frais, vingt tentacules pour s'en foutre plein les poches. Il dit :

- Mais elles sont complètement tarées celles-là, mais dégagez putain, dégagez-les !

Il nous jette des boîtes de sardines qu'on s'empresse de saisir de nos ventouses imaginaires. Toutes nues entrelacées de chair et d'algues, il ose pas nous toucher directement avec les mains donc on s'en va tout doucement sous son nez. Elle mange sa tenue puis la rote. Remplace son auriculaire par une banane, son oreille par un poivron. Les passants nous regardent sans comprendre si c'est la vie ou un spectacle. Ils se pincent les avants-bras sans être plus avancés. Certains nous suivent du regard, d'autres se cachent les yeux avec leurs mains comme si on avait oublié de mettre le verrou de la salle de bain.

On retourne à notre monde-pâté qui s'est encore plus affaissé, donc, disons notre monde-boue. On compare nos seins à notre butin. Toi le pamplemousse, toi la pomme, toi l'abricot, toi la cerise. On invente un nouveau régime alimentaire qui consiste à ne manger que ce qui est en forme de soi puis on s'endort, du sable plein les cheveux. On se réveille dans la nuit, quand l'eau nous chatouille. Le sucre des fruits sur nos peaux nous rend adhésives. On se réveille recouvertes de tout ce sur quoi on s'est allongées. Ils peuvent plus dire qu'on est nues, on voit même plus

nos mains. Elle remarque que depuis qu'elle dort directement sous le ciel, elle y voit mieux dans la nuit.

– Putain, mais grave, moi aussi, je remarque même plus la différence.

Elle dit qu'on a davantage de supers-pouvoirs qu'on ne le croit, qu'il suffit de leur laisser la place pour qu'ils se développent. Qu'en faisant comme tout le monde depuis tout le temps on les étouffe. Que quand même, après toutes ces années, ces siècles, ils pourraient bien se rendre compte qu'on est pas au max.

Elle dit :

– Nyctalope, on dit nyctalope.

– Niktalope toi même wesh.

– C'est comme ça qu'on dit, quand on y voit dans le noir, les chats et tout.

Elle dit que les gros mots doivent être remplacés, que les salopes, fils de pute, con y'en a assez.

– Bah alors propose.

– Ben Niktalope.

– Bah ça peut pas être une insulte si c'est une qualité.

On réfléchit toutes en même temps.

– Maladie.... miasme... cancer de la parole... pas cool pour les malades... virus... progéniture de droitard...

– Mouais

– Vazi jadis, ils avaient des insultes trop golri, je l'ai lu, genre orchidoclastre, nodocéphale, gougnafier.

– Oui, mais le futur, ça peut pas être le passé.

– Œil sec. Ampoule de pied. Croûte molle. Ongle incarné. Rot bouche fermée.

– Nul à chier, on dirait des insultes de CP et puis faut arrêter avec le corps comme si c'était le truc de plus lassedeg chez les êtres humains parce que franchement y'a pire.

– Bermuda c'est cheum de ouf ou café froid.

– Y'en a qui aiment donc ça compte pas, ça se vend même les bermudas comme les cafés glacés, ça se vend donc ça doit bien s'acheter.

– Cerveau étroit, ton cerveau c'est un couloir, intelligence endormie, atrophiée, mésintelligent, méchant boug, vil bonhomme, casse-toi avec tes vibes de caca.

On rigole jusqu'à ce que ça fasse mal, jusqu'à laisser échapper un peu de pipi. On suit la pointe du panneau centre-ville. Elle dit : « lol le fleuriste est le voisin de la fromagère ». Elle chope une fleur qui pue pour la mettre sur son oreille, on l'imite. Chacune rentre dans un commerce de bouche et colle sa victime, de sorte que, quand elle se retourne, sentant la présence derrière elle, on soit tellement proches qu'invisibles. On les accompagne, imperceptibles, choisir les produits. Quand c'est payé, que la denrée ne sonne plus, nos mains se glissent dans les larges cabas en toile, dans les chariots à roulette imprimés. Ils ne sentent rien, ils ne s'en aperçoivent jamais sous nos yeux, on en profite donc complètement. On consomme ce qu'ils se sont choisis en jugeant de leurs bons ou mauvais goûts.

On s'approprié la place centrale, on se pose là où ils ne font que passer. Ça semble évident qu'on est pas les bienvenues, tous ceux qu'on croise se parlent dans les oreilles. On dirait qu'ils jouent tous ensemble exprès pour nous tenir à l'écart. Qu'ils ont inventé un jeu juste pour nous en exclure. C'est certainement la première fois que certaines bouches s'approchent de certaines oreilles. On dirait qu'on a mis le village d'accord. Dites merci au moins, bande d'ingrats. C'est nous les marginales, l'idiot du village donc ils se trouvent des traits communs.

Avant de quitter cette place pleine d'yeux sur nous rivés, on se fait une boutique de souvenir pour marquer le coup. Pour leur donner une bonne raison de jaser. On s'enfuit vêtues de châteaux gonflables, de bouées donut, de porte-clefs dans les lobes des oreilles, de cartes postales en jupe assemblées.

On se pavane en longeant la mer, on avale l'air iodé. On ne sait pas encore où on va ni comment on y va, mais on est ravies du chemin. On marche en attendant que quelque chose nous en détourne, que quelque chose nous donne envie d'y rester. On marche précisément direction quelque chose de vague. On tombe sur une gare sommaire. Un banc d'un côté, un banc de l'autre, un nom sur un panneau bleu c'est tout. On verra bien si un train passe. Elle pense : on verra bien si on s'y jette dessous. C'est de notre âge d'être un peu suicidaires.

Elle dit que le train, c'est tellement cinématographique, ça nous fait instantanément passer en noir et blanc. Elle fait semblant de fumer, tapote de son majeur pour faire tomber la cendre imaginaire. Elle porte sa tête comme si ses cheveux étaient tirés en chignon. Elle fixe sa montre invisible en tapotant du pied. On continue notre délire jusqu'à ce que le premier train passe et qu'aussitôt on monte dedans. Toutes les places sont prises, ça tombe bien, on comptait rester debout.

On arpente le train dans toute sa longueur aller-retour, c'est festival. Plein de nouvelles gens à observer, de nouveaux détails à avaler. On en profite, ralenties par les bouées fantaisie qui nous font office de ceinture. Certains mangent pour passer le temps, même pour 10 minutes de trajet, c'est sandwich obligé. Une veste recouvre une tête pour faire le noir : une veste = une chambre. Ils occupent les enfants pour ne pas qu'ils soient insupportables. Ils leur fourrent donc tout un tas de trucs dans les mains, dans les oreilles et sous les yeux. T'as essayé le nez pour voir ? Ils regardent des films sans violence ni sexe dont ils sont les seuls à avoir le son. Volent des instants de vie privée sur les messageries de leurs voisins avec leurs yeux qui louchent. Elle s'est déchaussée en scred, sa chaussure en train de rouler doucement sous les sièges avant. Ils la regardent rouler sans lui rendre. Ceux qui ont des coussins à cervicales, on se demande le reste du temps ou est-ce qu'ils les foutent pour les avoir sous le coude au bon moment. De cette idée on fera un sac à main. Nos yeux déter dans leurs yeux gênés, c'est notre lifestyle, notre métier. On fait demi-tour, on contemple les visages de dos, les crinières aplaties par les appuie-têtes. On avance doucement, on savoure l'étendue de la palette capillaire, le nuancier, naturel, artificiel, blond cendré, frange bleue. Brusquement et sans accompagner son geste par le langage, elle tourne sec donc on se ramasse. Nos swags pneumatiques se dégonflent lentement au son d'une longue louffe.

– DEMI-TOUR Y'A LES CONTRÔLEREUSES BORDEL !

On court laborieusement, pour le game, mais on sait bien que ce long couloir à un bout. Soudain, ils disent « ATTRAPÉES ! » en en tirant une fierté personnelle. Une bastos dans la confiance-en-soi, on visualise ce que doivent ressentir les poissons quand ils se font pécho dans des filets. On griffe, on mord, on vocifère of course. On perd conscience de rage, c'est le blackout, on reprend nos esprits à l'arrière d'un fourgon.

Trois mecs, une go habillés pareils, déguisés en leur métier. On est pas du tout dans les vapes, on entre aussitôt en matière : – Autant le bleu de travail, la charlotte c'est stylé mais le képi, ça fait vraiment une tête de boloss monsieur, faut pas vous laisser bolosser comme ça monsieur, j'vous jure, ça vous va pas, mais ça va à personne, c'est normal faut pas le prendre mal monsieur. C'est pas votre tête qui est bizarre, c'est ce chapeau là.

– À votre place, je la ramènerais pas, vous vous êtes mis dans une sacrée merde.

– Vous nous interdisez de gagner de l'argent et donc de payer, faut pas s'étonner si on fraude.

Elle murmure qu'il vaut mieux se taire, que les mots qu'on leur donne, après, on peut plus les reprendre.

Lorsque le fourgon s'arrête, nous sommes rendues à nos propriétaires. Elle dit qu'elle avait déjà surpris sa mère confondre son prénom et celui du chien. Plutôt que de nous savoir dehors, ils nous enferment avec ceux qui comme nous mordent, griffent et vocifèrent. C'est ouf cette obsession du rangement. Ce qui mord, griffe et vocifère dans la boîte de qui mord, griffe et vocifère, surtout pas dehors éparpillé. Au lieu de faire des gosses ils auraient du s'en tenir à leurs chaussettes, les rouges avec les rouges, les bleues avec les bleues, la laine avec la laine, le coton avec le coton. Et merde, la bleue en laine avec le bleu ou avec la laine ?

Les zinzins avec les zinzins mais pas avec les copines, aussi zinzins soient elles. Les bleues avec les bleues, la laine avec la laine. Ils nous enferment à domicile ou dans des centres spécialisés. Comme des chiens, mais sans les chiens pour nous distraire. Loin les unes des autres, on ne hurle plus pour parler, on répond à peine aux questions qu'on nous pose. On se contente du strict minimum, le degré juste en dessous de la politesse. Ils veulent qu'on retrouve la raison alors ils nous calfeutrent pour que la raison se pointe à nouveau. Ils veulent nous séparer donc ils nous font vivre la même chose. C'est leur logique qui est dérangée. Puisqu'on vit les mêmes choses au même moment, on pense les mêmes choses aux mêmes moments, pas besoin de se les raconter.

On rougit simultanément de colère en cinq lieux écartés. On entend toutes la même voix qui n'appartient à aucune distinctement, mais qui nous est familière. Une voix qui s'entend depuis l'intérieur des oreilles pour lancer une apnée-suicide comme on lance un chat en récréation. On essaie de retenir notre respiration le plus

longtemps possible. On sait que c'est vain de se suicider comme ça, on essaie quand même pour le frisson, genre roulette russe. Elle a la trachée qui démange, les larmes lui montent aux yeux. Elle est en colère contre son corps qui n'obéit pas. Ni larges veines sur les tempes ni bouche violette, à peine une tentative. Elle respire parce qu'elle s'ennuie aussitôt de ne plus respirer. On recommence tant qu'on ne dort pas. Notre respiration devient un gadget pour nous occuper, le reste est excédent.

Dans sa chambre, elle a plié ses membres pour concentrer le poids et l'énergie en un même point. Elle ne bouge plus de son lit et se contracte en espérant faire un trou dans le matelas dans lequel voyager.

Ils coupent l'eau des toilettes au cas où on voudrait la boire. Par manque de place chez les jeunes fous, on l'a mise chez les vieux. Un vieux réclame en boucle un bon anis, mais personne ne lui en donne. Ils disent que si on donne aux gens ce qu'ils veulent après ils voudront autre chose. Elle regarde un patient qui se déshabille et qu'on rhabille sans cesse alors que, franchement, une fois que tout le monde a vu son zob, c'est bon quoi. À midi, elle les a vus cacher ses médocs dans un morceau de fromage.

Ils ont essayé un truc du genre «intervention» en la confrontant à des photos d'elle quand elle mesurait moins d'un mètre et ressemblait à une brioche. Elle se trouve cute mais niveau émotion, on en reste là. Son petit frère lui a fait un dessin, elle le remercie.

Ils ont fermé la porte à clef, car ses ongles étaient trop pointus et qu'elle n'hésitait pas à les planter dans la terre, la nourriture, la peau. Elle se concentre pour voir le plus loin possible de sa fenêtre. En remontant ses pupilles, elle se regarde circuler sans toucher le sol en titubant dans les airs genre Peter Pan.

Entourée de semblables dont la majorité ont les poignets bandés, elle s'imagine lancer une insurrection puis abandonne aussitôt pour graver adultes = pisse-vinaigres sur le banc écaillé qu'elle partage avec les autres illuminés.

Si on était ensemble, on aboierait à la mort. Seules on pense à ce qu'on répondrait si on était ensemble. Ils disent la fougue, c'est une maladie. Il faut aimer la vie, mais ne pas trop le manifester. Rester sobre dans sa joie, sobre dans sa détresse. L'entrain ça fait pétasse, la déprime transparente ça fait exhib'. Ils disent ça fait, ça fait comme de mauvais MC qui démarreraient un mauvais morceau. On attend notre procès comme un show, en espérant être placées à côté.

*

C'est à leurs vestons fluo et customs qu'on reconnaît les gilets jaunes.
La tenue austère-moderne pour un entretien.
La tenue imprimé-cheum qui bouloche exprès pour chiller sur mesure.
Pour le sport, la tenue qui permet d'écartier les jambes sans faire de trou.
Les taches de sang, de merde, sont mises en lumière par le blanc des blouses

médicales.

Prière de vous couvrir les épaules pour entrer dans l'église.

On n'habille pas les bébés tout en noir.

Pour s'immerger dans l'eau, on enfile un costume de bain.

La vue de l'uniforme qui sauve lui humidifie les dessous.

Là-bas des hommes portent naturellement des robes, ici on le notifie dans l'oreille de son voisin en pouffant au cas où l'excentricité lui aurait échappé.

Ta fantaisie me fait me sentir normal.

Ta laideur me rend beau à côté.

Pour dormir, on met un pyjama, qu'on ne met surtout pas pour travailler.

Court en haut, court en bas pour faire pute.

T-shirt blanc, jean 501 pour les bourgeois qui veulent avoir l'air simple.

Les bodys font la guerre en costume.

Les bodys se marient en costume.

Les bodys se déforment, craquent le tissu ou s'y perdent.

Ils nous disent frivoles parce qu'on considère l'emballage par lequel ils nous jugent.

Ils disent qu'on fait que parler chiffon, que de nos bouches sortent des torchons.

Ne pas frissonner c'est l'opulence. Se plaire c'est l'opulence.

Ils disent le bon goût c'est naturel, cherche pas à apprendre pedzouille.

Tu l'as dans le prénom qu'on t'a choisi.

Ça sert à R de mettre la petite robe noire si t'as le prénom dont ils rient pour se reconnaître.

La plupart des animaux trouvent les vêtements inconfortables.

*

À la barre, plein d'adultes aux teints gris de sadness qu'on a plus ou moins croisés, tous recouverts plus qu'habillés. Comme ils nous considèrent comme des malades, on s'est habillées comme des malades. Du blanc tâché, du jaune pisse, des décolletés de cul, des sabots perforés, des blouses et des surblouses vert amande, un entonnoir gold mis de travers sur la tête. Ça contraste avec leurs robes noires.

– Vous savez qu'en anglais la chemise d'hôpital s'appelle johnny ?

Il demande de nous lever, puis aussitôt de nous rasseoir à la vue de nos culs nus. On apprécie le travail des boiseries et globalement le bois lustré qui domine dans la salle d'audience. C'est beau, ça grince, c'est pas trop froid pour la lune.

Il dit pour que ça résonne :

– MULTIPLES VOLS AVEC TÉMOINS ET VIDÉOSURVEILLANCE

On dit : C'est vous les voleurs.

– FUGUE

Elle dit *figue* discrètement, lol

– INSOLENCE

– D'où c'est un motif pour aller en prison, on est au tribunal ou en conseil d'école monsieur ?

– ATTEINTE À LA PUDEUR

– C’est vous qui êtes coincés, vous avez qu’à ranger vos yeux aussi...

– VIOLENCE

– Quoi violence ? Quoi violence ?

Il ressort la story de la vieille meuf sur qui elle a jeté un vélo.

– Non, mais pas au réveil aussi, le respect monsieur, vous comprenez ? Le respect ?

Il est mort ou pas ? Le respect ?

On ne parle pas, on mumble. Ils nous demandent d’articuler mais, quand on articule, ils comprennent un mot sur deux. On dirait du Molière. Ils disent : laissez Molière à sa place sous la terre. Ils préfèrent les mots désuets à ceux en cours d’invention. Ils ont du respect pour les mots dont on a plus besoin, méprisent ceux qui nous manquent et qu’on est bien gentilles d’inventer. On dit qu’il faudrait peut-être sous-titrer le procès, comme quand on écoute des gens de la campagne. Que les jeunes, les campagnards c’est la même. Ils disent rien à voir les jeunes, les campagnards et encore moins Molière.

Ils demandent c’est quoi notre problème sans y mettre de point d’interrogation.

– Y’a pas de problème, messieursdames. C’est vous qui avez un problème, messieursdames. C’est vous qui nous avez capturées et emmenées ici, messieursdames. On est votre butin ou chépakoi là.

Le juge demande c’est qui le cerveau. Il cherche des yeux laquelle est la plus rai-son-na-ble, laquelle est la plus susceptible de rejoindre son camp. Il imagine que dans les bandes, il y a toujours une leadeuse, une sportive, une artiste, une bourrelle des cœurs. Il nous a pris pour les Spice Girls. Il essaie de choper la mikado qui fera tomber toutes les autres mikadettes. On tient l’équilibre, une bascule dans la hanche, comme la mouche, œil à facettes. Si tu en regardes une dans les yeux, la face des autres se reflète dans la rétine que tu crois regarder. Il dit toi, toi et toi là pour nous provoquer en pointant du doigt. On aime pas la forme de ses ongles. Aujourd’hui, moi c’est ON trouduc. Trop souvent, ils insistent pour nous faire dire « je », pour que ça nous échappe. Ils cherchent à nous piéger comme si ça se résumait à un putain de ni-oui-ni-non. Il sépare rien du tout avec son eye contact de novice, son minable champ visuel binoculaire. C’est pas parce qu’on est mineures que tout doit être ludique. Baisse les yeux, on te dit.

Il dit que notre ON par opposition à ELLEUX c’est violent. Il dit vous dites toujours vous ≠ nous, il fait le signe avec les doigts, majeur et index perpendiculaires à l’index de l’autre main, ça nous surprend. Il dit que, toujours, notre manière de parler accuse, qu’on est des roquets. On entend le son de sa salive peiner à glisser dans sa gorge sèche de gros vexé. Il ne sait pas où mettre ses doigts après ce signe intrépide alors il les laisse pendre en cassant les poignets. On lui dit qu’il a pas suivi, que notre ON est fait de quelques morceaux d’eux librement réinterprétés, que s’il s’intéressaient à notre lifestyle plutôt qu’à la loi il aurait capté le délire. Tout le temps quand on vous ingère, vous croyez qu’on se moque. Vous et nous, toujours vous dites rien à voir vous aussi. Molière et nous rien à voir. Parce qu’on ne retient pas les mêmes choses, vous dites qu’on n’a rien compris. Il dit d’une voix fragile : alors vous

nous détestez pas en fait ? Puis fronce à nouveau les sourcils pour reprendre son rôle de rabat-joie. Elle dit dans l'oreille qu'on dirait qu'il veut un peu traîner avec nous en vrai. Elle dit dans une autre oreille : « châtâton » en minaudant.

Obnubilée par ce problème à trouver, l'assemblée regarde chaque recoin de la salle comme on cherche un trousseau de clefs. Tous ces yeux fureteurs s'arrêtent un instant sur nos familles, qui regardent alors le sol, entraînant tous les regards vers le parquet lustré et exempt de miette et donc d'indice. Le problème n'est visiblement pas là.

On dit que nos darons sont plus ou moins sympas c'est pas le sujet, mais tous les jours le même décor et les mêmes personnages c'est boring monsieur. Puisqu'on a un projet commun, il nous faut un espace commun, de nouveaux fonds devant lesquels poser, de nouvelles figures à absorber. Derrière tout ce qui leur apparaît insensé, nous, on y voit de la logique.

Elle dit : – L'appartement familial c'est pas inspirant monsieur et dehors c'est libre de droits.

Ils savent pas quoi faire de chacune de nos informations alors ils se réfugient dans ce qu'ils savent. Le juge tourne quelques pages de son livre rouge pour faire semblant de reconnaître ce dont il est à chaque fois question, mais tout le monde voit bien qu'il fait genre. Ses yeux balaiant, mais ne s'arrêtent sur aucun mot, sur aucune punchline juridique qui fasse sens. C'est une conversation de sourds. On sait d'avance qu'on restera sur notre position puisqu'elle est fun. Eux sur les leurs puisqu'elles sont homologuées. Ils disent qu'ils sont normaux pour qu'on soit bizarres. Ils disent qu'ils sont neutres parce que tout de noir vêtus, sans motif, sans breloque et puis, qu'en plus, ils existent depuis plus longtemps que nous. Ils n'aiment que ceux qu'ils reconnaissent. Ils disent que ça, c'est beau parce que ça ressemble à ça qui déjà existait.

Ils disent que c'est ça la normalité, faire comme on faisait avant. Elle dit yes, demain je sors la crinoline. Puisque ça a déjà été fait sans que personne n'en crève, ne prenons pas le risque d'essayer autre chose, comme par exemple, un bob en poussière. On sait jamais que ça nous envoie au royaume des taupes. Faisons comme on faisait avant, restons sur terre. Regarde cette photo sépia, tu as vu comme le jaune donne bonne mine ? Ils disent qu'être différents de toute façon, ça fait souffrir, qu'on est heureux d'être tous pareil, de se reconnaître des points communs. Ils disent nous, les êtres humains, on est comme ça. Ils aiment nous apprendre qu'on est tous pareils en oubliant la moitié de nous, tous pareils c'est-à-dire comme eux. Ils veulent tout nous apprendre sans jamais rien apprendre de nous. Ils disent que nous on se trompe parce qu'on est nées après eux et donc trop tard. On dirait que ce qu'on invente nous, c'est une menace pour ce qu'ils ont reproduit eux. Ils disent : puisqu'on doit être tous pareils y'a pas de place pour vos nouveautés, arrêtez de faire vos intéressantes là.

Ils disent qu'on a des ambitions d'adultes avec des formules d'enfants. Qu'on

a des points de vue d'enfants sur le monde des adultes. Qu'on parle beaucoup et qu'on sait pas ce qu'on dit. On changera plusieurs fois d'avis. Ils ne disent pas quand ils ont tort. Une fois qu'ils ont dit quelque chose à voix haute ils le disent à jamais. Par exemple, ils disent c'est la loi pour toujours. Pour toujours la même loi.

Le juge se réveille alors qu'il ne dormait pas :

– Vous devez être scolarisées c'est la loi, peut importe la mode. La mode, ça passe, l'école c'est la loi, Charlemagne, et caetera. Si vous suiviez à l'école, vous sauriez que l'école c'est la loi, Charlemagne, et caetera mais, puisque vous faites l'école buissonnière, ça vous a peut être échappé Charlemagne, et caetera.

On dirait qu'il a brutalement 100 ans tellement il radote, le Carolingien.

– Peut-être que si tout le monde va à l'école, c'est parce que l'école c'est à la mode aussi. Sans vouloir vous offenser, peut-être que vous suivez juste les modes sans les lancer. Y'a bien quelqu'un qui a lancé la mode de cette robe toute noire pour que vous la portiez. Au lieu de créer de nouvelles tendances vous dites l'école c'est la loi, mais peut être que nous on est déjà sur la loi de demain et on vous dit que demain la loi c'est la mode.

Elle ajoute :

– Vous voudriez pas créer des lois, monsieur, au lieu de faire appliquer celles d'antan là ? Vous portez des hauts-de-chausse en toile de lin, monsieur ? Des justaucorps en peau de loutre peut-être ? Je comprends même pas qu'on fasse appliquer des lois sans chercher à en créer des fraîches...

Quelqu'un à voix basse : – Elles n'ont pas totalement tort, j'ai lu que le monde d'aujourd'hui n'avait rien à voir avec le monde d'hier.

Quelqu'un d'autre : peut-être qu'un CAP couture, ça pourrait être intéressant ?

Tout le monde respire instantanément le même remugle.

Le silence est aussi pesant que dans un Western.

Ils disent qu'être attentives à la forme, c'est se regarder le nombril. On objecte que nous, au moins, on est pas des grippe-sous de l'apparence comme eux. C'est même hyper généreux de se saper, puisque, quand on y pense, à part quand on passe devant une vitre ou un miroir, nous, on en profite qu'à moitié de nous-mêmes. Parce que l'outfit, il est pas seulement sous le nombril. Vous nous retenez quand on s'éloigne, vous vous parlez dans l'oreille. Avec vos allures homogènes, on ne vous distingue plus les uns des autres, on vous confond avec le paysage. Vous êtes des meubles qui marchent, des morceaux du paysage dans lequel on se meut, du paysage dans lequel, nous, on brille.

– D'ailleurs, personne ne prend suffisamment de temps pour regarder son nombril en plus alors que, sur le corps, il fait partie du peu de choses qu'on possède en unique exemplaire.

Ils cogitent et ça se voit, recensent le nez, la bouche, cherchent...

– Cicatrice arrondie sur le ventre des mammifères, entre ceux qui rentrent et ceux

qui sortent, ceux qui puent et ceux qui accueillent les peluches échappées des pulls mon cœur bégaye. J'en écrirais des poèmes, des phrases bien sapées.

– Moi j'ai grave peur de mettre mon doigt dedans trop profond et d'accéder direct à mes entrailles.

– Mesdemoiselles, on est pas au café.

– C'est vos insultes aussi, elles nous donnent des idées et pour info on ne boit pas de café, on est des enfants.

Ils disent que nos swags c'est même pas de l'art parce que selon eux c'est moche. On lui dit qu'on va pas refaire le procès Brancusi. On appelle Martin Margiela à la barre. Il vient même pas le croûton. C'est mamie qui prend sa place, des cheveux blancs et mousseux comme des œufs en neige et des blingblings greffés aux doigts comme un rappeur kainri. Elle dit :

– Interdit les cheveux dans le dos, interdit les cheveux décolorés, interdit le maquillage, interdit les lunettes fumées, interdit les sacs à main, interdit les pantalons, interdit les collants de couleurs, interdit les talons haut. Le blue-jean fait mauvais genre. Les chaussures de basket font les pieds plats.

On dirait qu'elle slame.

– Bah oui, la dame, à son époque, on pouvait pas porter de pantalon askip.

– Si si, les pantalons on pouvait, c'était les crops-tops. Vous voyez que ça change.

– Vous saviez qu'au Canada, on appelle ça un chandail bedaine ?

Le juge répète qu'une tenue fonctionnelle, c'est pourtant pas compliqué à comprendre. Il regarde vers la droite en soufflant vers la gauche pour manifester son impatience. Ses doigts lui servent cette fois-ci à taper sur sa cuisse.

– On est jamais aussi à l'aise qu'en culotte monsieur.

Ils disent fonctionnel pour que ce soit suffisamment flou, pour ne pas en faire un sujet. Ils disent que parler chiffons, c'est faire des chichis. On est pas là pour faire des chichis, la loi c'est sérieux, regardez, on est habillés en noir. Il faut montrer par ses non-choix vestimentaires qu'on a pas une seconde pour réfléchir à notre swag, qu'on connaît même pas le mot. On a pas le temps puisqu'on réfléchit depuis l'intérieur de notre cerveau qui a, juste, à la rigueur, besoin d'un chapeau de feutre anthracite. Ça, c'est chic. Plus on veut avoir l'air intelligent, plus on est mal sapé donc, sauf de la tête donc.

C'est mal sapés qu'ils disent que la tenue doit être fonctionnelle autrement dit qu'être une teenageuse, c'est pas pratique. C'est mal sapés qu'ils disent : interdit les jupes ras la touffe, les talons éléphantiques, les tops cropés au-dessus des mamelons, les shorts avalés par la raie. C'est mal sapés qu'ils disent de pas bouger, d'être assises les pieds à plat sur le sol dans une tenue confortable, mais pas un pyjama non plus. Et puis mettez un soutien-gorge aussi sinon plus tard vous aurez les seins qui tombent.

– En fait, vous vouliez être styliste monsieur, pas juge, avouez. Allez, avouez.

Il rougit puis se rachète une juge-credibility en disant qu'on va peut-être parler délinquance maintenant plutôt que chiffon. On appelle Albertine Sarrazin à la barre. On nous dit qu'elle est morte depuis un bail. R.I.P, on savait pas.

Il diffuse des images de vidéos-surveillance lo-fi dans lesquelles on nous voit chaparder de la bouffe, des sapes et du make-up. C'est le ciné-club. On éprouve quand même une petite fierté devant tant d'agilité. On lit quelques rapports écrits avec suffisamment de distance pour qu'on puisse dire que c'est objectif, objectif et donc vrai. Une seule chose importe : les faits, les faits, les faits.

Alors que je faisais mes courses dans la supérette de mon quartier, j'ai remarqué ces jeunes filles aux vêtements dirais-je, peu communs, puis me suis recentrée sur mon objectif : acheter un paquet de café moulu, un paquet de biscottes complètes et une brique de pur jus d'oranges sans sucre ajouté. J'ai trouvé ces produits et suis passée à la caisse. J'ai réglé la somme de 14 euros et quelques centimes par carte bleue et ai placé les produits dans mon sac style filet rétro, vous voyez ce genre de filet ? Je suis ensuite sortie par la placette pour emprunter mon chemin habituel, celui vers mon domicile. C'est à une rue de chez moi que je me suis rendu compte que mon filet était particulièrement léger et, en y posant mes yeux, j'ai pu constater qu'il était vide. Je précise qu'aucun des trous du filet ne s'était élargi et n'aurait ainsi pu laisser passer les produits, ce sont des choses qui arrivent, mais pas là.

On commence à avoir la patte folle tellement c'est boring. On est pas les seuls. On dirait un concert de new wave, on dirait que tout le monde c'est Ian Curtis.

J'effectuais mes courses de la semaine comme tous les mardis, car il y a moins de monde en semaine. Je transposais les articles de mon choix des rayons à mon caddie roulant en tissu, tout cela machinalement, car je le fais, comme je vous le disais précédemment, toutes les semaines. C'était exactement la même expérience de courses que toutes les semaines, si je puis le formuler ainsi, hormis une sensation de chaleur dans le dos que j'ai, dans un premier temps, associé à la météo estivale sauf que je ne suis pas. Je ne sais par quelle fantaisie mon esprit s'est convaincu qu'il s'agissait de mon ombre qui, en quelque sorte, se désolidarisait de moi. J'ai donc continué de faire mes courses, comme tous les mardis exactement avec cette idée farfelue en tête, apprivoisant cette ombre différente des autres mardis et jouant même avec ses effets, ce qui explique mon comportement étrange sur les images vidéo-surveillance. J'ai réglé les articles au même caissier que d'habitude pour presque le même montant que d'habitude. En sortant du magasin, sur le seuil, j'ai senti mon ombre me quitter et mon caddie s'alléger délicatement. J'ai alors pensé que cela était lié aux tractions que j'avais faites le matin même et qui pouvaient, sans doute, me permettre de déplacer des charges lourdes avec plus d'aisance. J'ai même éprouvé un court sentiment de fierté. Arrivé chez moi et voulant transposer mes articles du caddie au frigo, je me suis aperçu qu'il en manquait la moitié. J'ai appris un peu plus tard, par des bouches qui pour la première fois murmuraient à mon oreille, la présence impudente de ces cinq jeunes filles dans le village et suis donc redescendu de mon expérience magique et, je le reconnais aujourd'hui, franchement perchée.

Et on enchaîne sur un autre témoignage rationnel.

Je me tenais à la caisse de ma boutique quand j'ai vu cinq jeunes filles qui n'étaient visiblement - fallait voir leurs dégaines - pas du coin. J'ai alors dit « bah v'la aut'chose » à ma collègue qui était en train de remettre droites les cartes postales. Alors qu'elles étaient toutes menues, comme des gamines quoi, on aurait dit que, sur leur passage, les rayons devenaient plus étroits, enfin j'sais pas comment dire mais, c'est comme si tous mes articles s'agrippaient à elles mais, sans qu'elles les prennent avec les doigts. Un peu comme... vous voyez... des aimants ou quelque chose comme ça... Elles prenaient rien mais tout se retrouvait sur elles, comme si les objets se faisaient délibérément la malle sur elles, c'était un truc de fou, comme... un dessin animé... un cartoon monsieur, un vrai cartoon. Sauf qu'après bah, elles ont tout emporté et moi j'étais comme un con et ma collègue elle avait plus qu'à recommencer avec les cartes là.

Certains manifestent de la compassion en inclinant la tête et en baissant les yeux, d'autres baissent juste les paupières de sommeil et d'ennui, de sommeil à cause de l'ennui. Fidèles à notre rôle de relou de la classe et tout en mâchant un chewing-gum imaginaire, on répond à leurs jérémiades :

– Non, mais les gens aussi du moment qu'ils ont des deniers, ils prennent trop la confiance. Ils rentrent dans un magasin genre normal, ils prennent les trucs normal, sans faire attention à leurs arrières et ils passent en caisse normal. On essaie de leur rappeler un peu leurs instincts de chasseurs vous voyez. Qu'aller chercher sa pitance c'est une vraie mission avec des prédateurs et tout vous voyez. Sinon c'est trop facile, ça a pas de sens. Pour obtenir quelque chose, il faut un peu se fight pour le mériter pas vrai ? On descend des loups ou bien ?

– Des singes, je crois.

– Ouais bah, les singes, c'est des sauvages j'veus jure, ils volent les paquets de Cheetos même quand les gens ils sont au volant de voiture et tout. Nous on rentre pas chez les gens quand même, on est pas des cambrioleuses. Y'a pas la nature, les baies et tout aussi ici, on est obligé de chasser en zone artificielle monsieur.

Les parents regardent discrètement la vidéo du singe de Gibraltar qui vole des Cheetos sur leurs phonetels. Ils sont incapables de se concentrer plus de dix minutes sur une situation réelle. Leurs poches de pantalon frémissent tout le temps. On dirait qu'ils ont des serpents dans les poches.

Elle dit après qu'on ait simultanément pensé :

– Avec ou sans tout notre respect, selon s'il est mort ou pas, on est bien obligées de reconnaître qu'on recommencera monsieur. On recommencera parce qu'on est persuadées d'avoir raison. On vous a bien écouté et on avait déjà tout entendu. Quand on parle ça sonne mieux. Si on se trompe c'est encore mieux car c'est de notre âge. C'est de notre âge d'être bête. Notre bêtise, elle est pépète. Vous descendez ostensiblement du singe, bande de copieurs, on descend des chimères. Vous faites trop pitié à essayer de poser vos mots sur notre imagination pour bitcher au lieu d'applaudir pour le spectacle gratuit qu'on vous offre.

Elle se gratte l'aisselle d'un bras et la tête de l'autre sans aucune subtilité. Fatiguées d'être assise sur les chaises, on monte dessus. On enchaîne quelques poses dramatiques, les mains de chaque côté des joues, un accent italien dans l'attitude. Elle dessine la cascade de cheveux épais qu'elle n'a pas, se coince les doigts dans sa crinière imaginaire. On fait mine de courir avec les coudes plus ou moins collés, plus ou moins en angle droit, une pierre invisible nous tombe sur la tête. On l'évite.

Captivés, ils se demandent s'il s'agit de danse ou bien de théâtre.

Contractées comme des rugbywomens, comme de la viande pas chère, on se fait de la buée dans l'oreille avant d'attraper nos chaises pour les faire basculer. Braquées comme des armes, comme de dangereux boucliers, on plonge nos yeux dans les leurs pour les faire reculer. Elle se demande qui de la lenteur ou de la rapidité est la plus efficace. On prend le temps de se fondre avec les quatre pieds, d'en faire nos épines, nos tentacules. Remugler le vieux chêne jusque dans le cou. Ne plus savoir si c'est le bois ou l'articulation qui craque.

Œuvre d'art totale, ils se demandent s'il s'agit de danse ou bien de théâtre.

On fonce dans le tas sans aucune pitié.

C'est de notre âge de ne pas réfléchir aux conséquences.

Elle dit : – ça va, au pire ils auront deux-trois bleus c'est tout.

Ils ne savent pas comment réagir à ce qu'ils n'avaient pas anticipé donc ils laissent faire. La bouche entrouverte, quelqu'un demande :

– Dites, elles ont fait quoi les Spice Girls après leur séparation ?

*

On se retrouve devant le collège, prêtes à aller ailleurs, par exemple au Japon. Nos yeux sont maquillés façon manga, c'est à dire qu'ils prennent plus de la moitié de notre visage. On se place en forme de mont Fuji. On fugue toujours dans le même périmètre, c'est à dire autour de ce qu'on veut quitter. On improvise une dégustation de KitKat. On a trouvé six parfums sur mille et un, on imagine le goût des 995 autres les yeux fermés : piment, châtaigne, gâteau d'anniversaire, haricots rouges, saké, patate douce, crème glacée. On déguste notre salive. On déguste notre salive à Kyoto. On rouvre nos yeux immenses dans le même périmètre. Ils nous mettent dans cinq bagnes différents l'année prochaine. Ils nous mettent ici, ils nous mettent là, comme de la déco. On va au Japon en fermant les yeux. Ils disent que puisqu'on pense en même temps, ils voient pas le problème. Ils disent qu'on est connectées comme des machines en se foutant ouvertement de notre gueule. Ils expirent particulièrement fort par le nez pour signifier que c'est pas sérieux. Ils croient pas à la télépathie parce qu'ils savent pas faire.

Devant le collège, toujours au même point qu'on cherche à quitter, on se scotche les unes aux autres avec un rouleau de gaffer pour se créer une morphologie de

groupe impossible à assoir sur cinq chaises différentes. Elle dit nique les carrières solo. On invente ce qu'on intitulera sobrement « la banc » pour pouvoir poser notre cul tératoïde. On en placera dans tous les lieux publics pour en inciter d'autres à créer des monstres, à multiplier les paires de fesses.

Elle dit : – la mode de demain est celle dans laquelle on peut rentrer à plusieurs.

